

MAGALI

# La voyageuse clandestine



BeQ

**Magali**

**La voyageuse clandestine**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*

Volume 259 : version 1.0

*De la même auteure, à la Bibliothèque :*

Saison perdue

L'absente

# **La voyageuse clandestine**

## I

Huit heures sonnaient à l'horloge murale quand Nathalie ouvrit la porte du garage.

Franck devait arriver par le train de dix heures cinquante. Nat irait le chercher à la petite gare de Vaucresson où elle voulait lui amener une voiture impeccable, telle qu'on la leur avait livrée, juste avant son départ, en remplacement de la Fiat vieille d'un an.

Par-dessus la grille, la figure benoîte et curieuse de la mère Abeille, dont la maison prétentieusement normande suivait immédiatement le mur de clôture de Rêve d'Or, sur l'allée, souriait à Nathalie.

Madame Abeille promenait son chien et elle avait de toute évidence du temps devant elle et l'envie de l'employer à « bavarder ».

– Alors, comme ça, Monsieur Franck revient ?

Cela fait bien... voyons... une paire de semaines qu'il était parti ?

– Vous savez bien évaluer, riposta Nathalie.

L'ironie fut perdue pour son interlocutrice.

– Dame, c'est qu'on ne le voit pas si souvent. Il s'absente vraiment beaucoup.

« Oh ! vous savez, je dis ça pour parler. Après tout, chacun est libre de garder ses secrets. Et du moment que cela vous est égal de rester seule si souvent, les autres n'ont rien à y voir. Et puis, sans doute que vous avez confiance en m'sieur Franck. Un bel homme cependant... Les occasions ne doivent pas lui manquer ».

Après avoir décoché cette flèche de Parthe, la mère Abeille appela son caniche et s'éloigna.

« L'idiote ! lâcha Nathalie, en la suivant d'un regard courroucé. De quoi se mêle-t-elle ? On devrait les brûler comme sorcières, elle et ses pareilles ! »

Les dents serrées, elle se mit à frotter les glaces avec des mouvements saccadés qui dénotaient son irritation. Cette imbécile avait-elle

besoin de venir remuer le couteau dans la plaie et de rappeler, par ses propos, à Nathalie, de désagréables vérités que celle-ci essayait d'oublier ?

Car il était incontestable que le comportement de Franck était entaché d'un certain caractère insolite. Cette question que la mère Abeille lui avait si indiscreètement posée se dressait souvent devant l'imagination enfiévrée de Nathalie comme un troublant point d'interrogation : Quelle était exactement l'activité de son mari ?

Aussi bizarre que cela parût, Nathalie n'en avait jamais rien su. Plusieurs détails, cependant, auraient dû être éclaircis, concernant l'existence de Franck, du moins en ce qui en échappait à sa compagne, durant les éclipses de celui-ci vers les coins les plus éloignés de France ou vers les grandes capitales.

Puis Franck revenait, muet sur l'objectif de ses voyages.

À la longue, Nathalie se posait des « colles » au sujet de son mari.

D'où lui venait tout cet argent qu'il dépensait si généreusement à satisfaire les caprices de sa jeune et ravissante épouse ?

Pourquoi, avant d'avoir acheté et meublé leur villa de Saint-Cloud, ne possédait-il rien en propre, ni meubles, ni linge, ni objets personnels, hors ses valises et le trousseau indispensable à l'homme élégant qu'il était apparemment ?

Pourquoi vivait-on retiré à « Rêve d'Or », comme on avait vécu à l'écart depuis trois ans que durait le mariage de Franck et de Nathalie, parmi la foule anonyme des palaces ?

– Je suis dans les affaires, répondait évasivement Franck aux questions de sa femme.

– Quelle sorte d'affaires ?

– Toutes sortes d'affaires.

Son maigre visage fermé témoignait aussitôt de l'ennui que provoquaient chez lui ces incursions dans un domaine qu'il entendait réserver pour lui seul.

Et comme Nathalie esquissait une moue déçue, Franck ajoutait fermement :

– Nombre de maris pratiquent la même méthode. Tel chirurgien a horreur de parler opérations chez lui, tel banquier veut ignorer le cours des changes dès qu’il a franchi le seuil de son home et ce fonctionnaire s’acharne à perdre le souvenir de ses chefs de bureau et de ses ambitions protocolaires. Je ne suis pas unique en mon genre. N’insiste pas, si tu veux me faire plaisir.

Nathalie n’avait pas insisté. Elle n’eût voulu pour rien au monde, contrarier celui qui l’avait arrachée à sa médiocrité et au morne cours de sa vie pour faire d’elle cette femme comblée, adulée, choyée, qui possédait tout ce que la plus difficile aurait pu réclamer à la destinée clémente.

La main de Nathalie se posa machinalement sur le bouton qui ouvrait le tiroir à gants de la voiture et elle trouva le carnet.

C’était un carnet de chèques sur la banque Davies, une banque américaine où Franck avait placé ses intérêts.

Lorsqu’ils habitaient Paris, Nathalie était allée au siège, avec Franck, et elle se souvenait de la

courtoisie empressée du directeur, Mr. Davies en personne, que son mari lui avait présenté. Le vieux monsieur les avait reçus dans un imposant bureau au luxe chromé et nickelé, très américain, et dont les fenêtres donnaient sur une grande artère parisienne.

Il avait ri lorsque Nathalie, ingénument, avait avoué qu'elle ne savait pas comment était fait un carnet de chèques.

– Oh ! remarquait Franck qui riait lui aussi, je tiens à ce que ma femme demeure en dehors de toutes les préoccupations financières. Le maniement de l'argent n'est pas fait pour ces petites mains-là.

Elle se saisit du carnet de chèques, le regarda curieusement.

Elle pensa que Franck avait dû oublier ce carnet-là avant de partir, lorsqu'il était allé prendre livraison de l'auto et qu'il en avait effectué le dernier règlement.

Les mains rêveuses de la jeune femme feuilletèrent le carnet : tous les chèques en

avaient été employés. Il ne restait que les talons. Sur chaque folio, Franck avait noté les indications se rapportant à ses versements :

« 800 000 – solde pour la voiture, à M. Cousteau de Versailles, l’agent régional de la marque ».

« 300 000 – Van Cleef, rue de la Paix, à Paris ».

« Cent cinquante mille francs » : aucune indication. Sans doute, Franck avait oublié.

Nathalie continua à feuilleter. Le jeu l’amusait. Il lui semblait être une jeune sorcière penchée sur quelque boîte à malice où le vil plomb allait se transformer en rubis et en émeraudes.

« 240 000 – Hermann, fourreur ».

Oh ! oh !... Ah ! oui, son manteau en rat musqué. Elle aurait pu s’en passer : elle avait déjà son vison et son astrakan. Mais Franck avait tant insisté !...

« 136 000 – Robineau – Pont Neuf. »

« 9000 – David, plombier-électricien. » C’était

l'installateur de l'aquarium et du jet d'eau.

« 150 000 »...

À nouveau, pas de nom ni d'indications !...  
Encore un oubli de Franck.

Nathalie feuilleta plus vite, retrouva les titulaires de tous les chèques, sauf ceux des cent cinquante mille qui figuraient trois fois dans le carnet.

Trois fois, tous aussi anonymes, tous aussi mystérieusement agaçants.

Le chéquier se terminait. Les dates s'échelonnaient sur plus d'un trimestre. Franck ne payait pas si souvent par chèques. Il donnait à sa jeune femme de quoi payer la plupart des notes.

« Je lui demanderai des éclaircissements », conclut-elle.

Elle prenait cette résolution lorsque le téléphone sonna.

## II

Tout de suite elle fut à l'appareil et reconnut la voix au bout du fil.

– Daniel !... Vous savez que Franck arrive ? Vous venez déjeuner ? Avec Flore naturellement.

– Écoutez, Nathalie, il faut que je vous parle...

La voix de Daniel n'avait pas l'assurance, ni l'allégresse habituelles.

– Eh bien, venez déjeuner, insista-t-elle.

– Non. Il faut que je vous parle tout de suite.

– Oh ! oh ! c'est grave ?

– Très grave.

– Vous m'impressionnez. Vous ne pouvez pas me dire ça au téléphone ?

– C'est que... c'est difficile, chuchota Daniel qui paraissait sérieusement ému.

– Venez tout de suite, alors, décida Nathalie.

Où êtes-vous en ce moment ?

– Au terrain, à Guyancourt. Je peux être chez vous dans... mettons vingt-cinq minutes.

Il raccrocha.

Nathalie glissa la peau de chamois sous le siège avant, à portée de sa main. Si elle avait la chance que le train ait quelque retard, elle pourrait parfaire sa tâche. Elle devait maintenant s'habiller.

Anicet dormait dans la nursery sous la garde vigilante de sa nourrice, une Suissesse très dévouée que Nat avait ramenée de Lausanne où elle était allée faire ses couches. La jeune femme avait été malade après cela, d'une phlébite qui l'avait tenue six mois allongée.

En grelottant sous la douche, Nathalie pensait à Daniel. Qu'est-ce qui avait bien pu lui arriver ? Pas un accident puisqu'il pouvait venir jusqu'à elle en roulant à « tombeau ouvert » selon son habitude. Ce pilote d'avion à réaction était un casse-cou.

Quelque chose concernant Flore ? La jeune

femme – la seule amie que Nathalie fréquentât – était sans mystère.

Daniel Recouly était à l'origine de l'idylle que Nathalie et Franck avaient nouée et qui s'était terminée par leur mariage trois ans plus tôt.

Tout en s'habillant, Nathalie revit son aventure sentimentale de ce printemps qui marqua un changement si radical dans son existence et qui devait devenir pour elle un conte de fées permanent.

Elle faisait, cette nuit-là, les gardes de nuit à l'hôpital de Joinville. Deux automobilistes blessés furent amenés vers minuit. Ils avaient percuté sur un platane et l'un d'eux – le conducteur – semblait assez mal en point. On l'avait hospitalisé, tandis qu'on laissait partir son camarade, après lui avoir prodigué les premiers soins pour des contusions sans gravité.

Le passager de l'auto accidentée avait chaleureusement recommandé Daniel à la garde qui était Nathalie.

Daniel était resté plus d'un mois à l'hôpital.

Nathalie l'avait soigné avec conscience et dévouement. Son ami – elle avait su qu'il s'appelait M. Salvador, mais on l'appelait plus communément M. Franck – venait le voir tous les jours. Il s'était installé dans un hôtel à proximité.

Au cours de ce séjour, Nathalie et Franck avaient eu maintes occasions de se rencontrer et d'échanger des propos.

Le jour où Daniel quitta l'hôpital, Franck avait exposé à Nathalie la requête qui semblait lui tenir à cœur.

– Je n'ai aucune famille en France, avait-il déclaré sans ambages, je suis étranger, mais j'adore votre pays et je veux m'y fixer. J'ai les moyens de vous faire une existence très convenable, de vous combler du nécessaire et même d'un peu de superflu. Je suis très seul. Voulez-vous accepter de partager ma solitude ?

Nathalie avait été ahurie. Ahurie et éblouie, puis gagnée... Pour la jeune orpheline qui vivait péniblement en faisant de modestes débuts d'infirmière, l'offre était un miraculeux présent du destin.

– J’espère ne pas vous décevoir, avait-elle objecté de son dénuement devant une pareille aubaine. Je n’ai rien, vous savez, même pas le classique trousseau des filles pauvres.

– Cela me plaît. Je vous donnerai tout et c’est moi qui serai encore votre débiteur.

\*

Dès qu’elle entendit la Ford de Daniel tourner le coin de l’avenue, Nathalie dégringola les marches du perron.

Tout de suite, le visage bouleversé de Daniel la frappa et une anxiété l’étreignit.

– Daniel, qu’est-ce qui vous arrive ? Flore ?

Muet, le jeune homme pénétra dans le jardin. Pendant qu’elle refermait la grille, il se tint à côté d’elle, sombre et concentré, et, tout à coup, il l’étreignit silencieusement. Cette effusion qui ne lui était pas coutumière accrut le trouble de Nathalie.

– Vous me faites peur, Daniel...

Elle s'était dégagée de l'étreinte amicale. Ses mains s'agrippèrent aux épaules du jeune homme et elle posa sur lui l'interrogation de ses prunelles bleues où montait un vague affolement.

– Ma pauvre amie, dit-il simplement, tandis que sa bouche se convulsait dans une grimace.

– Fr... Franck ?

Il inclina la tête douloureusement et puis, s'arrachant à elle, il monta d'un pas lourd vers la maison. Elle le suivit en rajustant machinalement une de ses boucles qui s'était échappée de l'ordonnance de sa coiffure.

Lorsqu'elle le rejoignit dans le salon, il était debout devant le piano et contemplait une grande photo de Franck – la seule qu'elle possédât et qu'elle avait obtenu qu'il posât le jour de leur mariage.

– Parlez donc, dit-elle d'une voix rauque. Vous ne voyez donc pas que vous me faites mourir.

– Il faut être forte, Nathalie, dit-il très doux.

Cette fois, ses genoux fléchirent sous elle, mais elle se raidit.

– Est-ce qu’il est... mort ?

Le silence qui suivit fut une réponse éloquente. Elle attendit quelques secondes encore, appelant désespérément une contradiction qui la libérerait de cet étau d’acier qui brisait son cœur et obstruait sa gorge... et, puis, elle fit quelques pas en avant comme un automate.

– J’étais trop heureuse ce matin, proféra-t-elle d’une toute petite voix qui chevrotait comme une voix de vieille. Et sa voiture neuve dont il n’aura même pas profité !..

Ainsi sa douleur se cristallisait sur un infime détail, comme pour se distraire et s’amenuiser.

– Comment est-ce arrivé ? chuchota-t-elle, en dévisageant Daniel d’un air morne.

Sans mot dire, il sortit un journal de sa poche, un journal plié et qu’il devait avoir préparé avant de venir là en messenger de malheur. Il le lui tendit et lui désigna un article marqué au crayon bleu.

La main de Nathalie prit la feuille machinalement. Son regard, qui allait sans cesse à la recherche d'un impossible secours, vint se poser à l'endroit marqué.

Elle vit se détacher un visage : un visage insolite barré d'un large loup qui en masquait presque complètement les traits.

Au-dessus, flamboyait un gros titre :

#### MORT TRAGIQUE DE L'ACROBATE MASQUÉ

Les petites lignes imprimées coururent sous ses yeux :

« Le fameux acrobate qui, sous le nom de l'« Acrobate Masqué » fit si souvent haleter les foules, dans l'enceinte des plus grands cirques d'Europe, vient de trouver une mort spectaculaire, au Palladium d'Amsterdam ; la fin que ses audacieuses prouesses laissaient prévoir.

« Nul n'ignore ce numéro d'une hardiesse inouïe qui avait rendu célèbre le personnage dans le monde entier. Enfourchant une motocyclette de grande puissance, l'acrobate pilote, le visage masqué, après avoir monté vertigineusement le

dangereux tracé qui figurait une route au parcours accidenté, franchissait d'un bond incroyable, à toute vitesse, la piste entière pour aller se poser sur un tremplin, de l'autre côté. Cet exercice qui arrachait chaque fois des cris aux spectateurs, comportait une sûreté de coup d'œil, une maîtrise et une témérité qui avaient constitué jusqu'ici un défi à la mort.

« La mort est venue hier soir au rendez-vous.

« Salvador, l'acrobate, a accompli pour la dernière fois son périlleux exploit. »

La vérité était lente à se former dans le cerveau engourdi par le choc de Nathalie. Cette histoire lui paraissait un banal fait divers et ne lui procurait qu'une sensation de vide, ce vide immense qui venait de se faire en elle, subitement, depuis qu'elle avait appris l'affreuse nouvelle.

Soudain, un mot happa son attention déroutée.

Salvador !...

Un éclair déchira sa nuit.

– C'était lui !

Maintenant, comme un mascaret, la vérité affluait de toutes parts. Les détails surgissaient et Nathalie, éperdue, effarée de n'avoir jamais rien deviné ou pressenti, comprenait enfin la signification de tout ce qui lui avait paru une énigme : les absences de Franck, cet argent qui semblait sourdre sans cesse d'une source mystérieuse, cette discipline quotidienne que son mari s'imposait durant de longues heures dans le gymnase qu'il avait fait construire au fond du parc et que sa femme attribuait à une inoffensive manie.

– L'Acrobate Masqué, c'était Franck ?

Elle fixa sur la face assombrie de Daniel ses yeux misérables.

– Mais pourquoi ?... Pourquoi ?...

Ce qu'elle ne formulait pas, Daniel le devina.

Pourquoi ce métier dangereux, pourquoi cette folie qui devait fatalement le conduire au drame et pourquoi ne lui en avoir jamais rien dit, à elle, sa femme ?

– Franck ne voulait pas vous inquiéter, dit-il

doucement.

Elle pressa convulsivement ses paumes l'une contre l'autre.

– Mais il savait qu'il risquait la mort, chaque fois ! Chaque fois, quand il m'embrassait, au moment du départ, ç'aurait pu être la dernière. Il ne l'ignorait pas et il me laissait dans une folle ignorance ! Oh ! comme je m'en veux d'avoir été si sotté, de n'avoir rien compris !

Ses sanglots éclataient enfin, crevant cet abcès qui amassait en elle, depuis le début, une intolérable souffrance.

– Il n'a pas songé à son fils, il n'a pas pensé à la peine qu'il me ménageait, hoqueta-t-elle puérilement, entre deux sanglots et, s'il y a pensé, cela ne l'a pas arrêté. Il ne nous aimait donc pas ?

À nouveau, le désespoir la submergea.

– Vous étiez tout ce qu'il avait de plus précieux au monde, il me l'a dit cent fois... et j'ai bien vu comme il était près de vous, calme et détendu, proféra Daniel, consolant.

Triste et malheureux, il la contemplait

toujours, navré de son impuissance.

– Mais enfin, pourquoi avoir choisi ce métier ?... Voyons, Daniel, vous qui le connaissiez ?...

Il secoua la tête.

– Je le connaissais fort peu, avoua-t-il, comme se parlant à lui-même.

Elle le dévisagea d'un œil où les larmes demeuraient en suspens.

– Je veux dire... je connaissais l'ami, le camarade et je l'aimais. Mais notre amitié a commencé à la guerre. Il était dans la même formation que moi. Vous savez bien, la guerre, surtout celle-ci, fut souvent anonyme... et l'armée peut devenir un refuge à ceux qui veulent oublier. La preuve, ce nom de Salvador sous lequel il était connu chez nous et qui lui est resté, alors qu'il s'appelait... que vous vous appelez réellement Ray Parker.

Pensive, elle approuvait.

– Oui, Franck m'a expliqué qu'il détestait ce nom de Ray Parker qui figure obligatoirement sur

nos papiers... Tandis qu'il aimait l'autre, celui sous lequel il avait combattu. Pour moi, cela est bien indifférent Salvador ou Ray Parker, j'étais seulement la femme de Franck et cela seul comptait.

« J'étais ?... » Oh ! Dieu, dire qu'il faut parler au passé à présent !

Elle s'était remise debout, fébrile. Ses lèvres remuèrent. Elle pensait à ce que Franck lui avait dit un jour, au cours d'une de ces longues promenades qu'ils faisaient à deux aux environs de leur demeure. Ils étaient passés devant le petit cimetière que cernaient, comme une verte ceinture, les bois de Saint-Cloud.

– Vois-tu, chérie, maintenant que près de toi, j'ai trouvé le port, je rêve de demeurer toujours ici et plus tard de reposer dans cette douce terre, sous la pure lumière de ce ciel charmant.

Nathalie s'exclama :

– Je vais passer un tailleur. Je voudrais partir sur-le-champ.

– Attendez !

Elle piétinait, fébrile.

– Mais vous ne voyez pas que nous n’avons que trop attendu ? Y aura-t-il seulement un avion au terrain pour me transporter ? Oh ! Daniel, vous allez me trouver un avion particulier s’il n’y a aucun départ officiel pour Amsterdam... Peut-être, pourrez-vous me conduire vous-même ?

– C’est inutile, dit Daniel d’une voix morne.

– Quoi ?

Elle pivota sur ses talons et le regarda, les sourcils rapprochés au-dessus de ses yeux inquiets.

– Le corps de Franck n’est plus là-bas, lâcha-t-il, tandis que son regard la fuyait.

Le sens des mots fut lent à parvenir à la conscience de Nathalie.

– Le corps de Franck. Mais où est-il donc ? La surprise n’était pas encore stupeur.

– Sa famille l’a emmené.

– Sa famille...

Son cerveau parut enregistrer dans le calme,

examiner la situation. Puis elle explosa :

– Sa famille ? Quelle famille ? C’est moi, sa famille, je présume, c’est *nous* ?

– D’accord, concéda-t-il, je trouve leur procédé odieux. Néanmoins, ils l’ont fait. Et je ne crois pas qu’on puisse aller contre, maintenant.

Ces *ils* mystérieux et hostiles auxquels il faisait allusion défilèrent soudain devant l’esprit révolté de Nathalie, comme s’il s’agissait d’une redoutable armée avec qui il fallait combattre. Du coup, toute son énergie se galvanisa.

– C’est trop fort ! appuya-t-elle, blême et violente. Mais qu’est-ce que je deviens dans tout cela, moi, sa femme ? Et de quel droit arrache-t-on à un enfant le corps de son père ?

Il la contemplait avidement, attendant l’inévitable réaction. Lorsqu’elle retira l’écran de ses paumes crispées, son visage était tendu et dur comme la pierre. Une résolution farouche fonçait ses yeux bleus.

– Daniel, dit-elle posément, mais d’un ton coupant et froid, vous ne m’avez jusqu’ici que

trop fait de cachotteries. Il serait temps que vous cessiez de me considérer comme l'idiote du village. Je suis la femme de Franck... sa veuve, précisa-t-elle sans broncher, tandis que les jointures de ses mains pâlissaient, seul témoignage de l'effort qu'elle faisait pour garder son calme de surface.

Elle reprit, après un temps imperceptible :

– Personne ne peut me dénier le droit d'accomplir jusqu'au bout la volonté de mon mari. Je sais que son vœu était de reposer dans le cimetière proche de la maison qu'il a lui-même choisie, dans ce pays qui était son pays d'élection. Je ne reconnais à quiconque le droit d'intervenir à ce sujet.

– Vous n'allez tout de même pas, vous et eux, vous disputer sa dépouille, Nathalie ? Franck n'aurait pas voulu ça.

*Eux...* cet ennemi sans visage, voici qu'il se profilait à nouveau pour narguer la petite épouse sans défense, privée aujourd'hui de son seul appui.

– Je sais ce que Franck voulait, dit-elle nettement. Il m’a dit, quand il m’a épousée : « Je n’ai plus rien au monde, je n’ai que toi. » Il avait ses raisons. Je ferai ce qu’il voulait. Je le servirai mort, comme je l’ai servi vivant, de tout mon cœur.

Daniel esquissa un geste fataliste.

– Vous ferez ce que vous croyez devoir faire, Nathalie. Dans la mesure où je le puis, je vous aiderai.

### III

Mr. Davies prit place en face de la visiteuse, de l'autre côté du bureau, et s'empara du dossier qui se trouvait préparé parmi plusieurs autres.

– Je vous attendais, dit-il. Je vais vous donner l'état de votre compte.

L'index levé, Nathalie l'arrêta.

– Tout à l'heure, si vous voulez bien, Monsieur. Ce n'est pas pour cela que je suis venue. J'ai besoin d'un renseignement...

– Je suis à votre disposition, chère Madame, affirma-t-il empressé.

– Je voudrais connaître la véritable identité de mon mari.

Le banquier eut un geste de surprise.

– Son identité ? Mais je ne comprends pas...

Les yeux de Nathalie exprimèrent la détresse.

– Je sais bien que ma requête doit vous paraître étrange, Monsieur Davies. Néanmoins, c’est la vérité que Franck et moi nous sommes mariés dans des conditions un peu... inusitées. Il ne m’a jamais parlé de son passé, de sa famille, de ces Ray Parker dont il répugnait à porter ouvertement le nom. C’était un être assez secret, assez taciturne. Il était si bon pour moi que je m’accommodais de son caractère fermé. Je n’aurais pas voulu le contrarier, ni me montrer indiscret, vous comprenez ? ajouta-t-elle anxieusement.

Le banquier hocha la tête. Il la considérait avec sympathie.

– Mr. Parker était notre client depuis environ cinq ans. Il nous avait confié ses intérêts. Naturellement, je connaissais ses activités secrètes et dangereuses. On est parfois tenu de dire à son banquier ce qu’on cache à sa femme, ajouta-t-il en ébauchant un sourire aussitôt réprimé. Je n’ai pas trouvé étonnant qu’il me demande de garder le silence sur le métier qu’il exerçait. Il vous aimait et ne voulait pas vous

inquiéter. Le fait qu'il ait choisi, pour se produire en public, cette apparence spectaculaire et romantique de l'Acrobate Masqué m'a paru beaucoup plus un truc publicitaire – passez-moi l'expression – plutôt que le fait de vouloir se protéger contre de possibles indiscretions. Mais, enfin, il n'est pas exclu qu'il ait voulu garder un incognito absolu. Nous n'avons jamais discuté ensemble de ces questions. Mr. Parker venait, il remettait ses chèques ou en encaissait. Là se bornaient nos relations.

À mesure qu'il parlait, le désappointement se faisait jour sur le petit visage triste de Nathalie. Elle avait tant compté sur l'aide de cet homme, la seule personne qui connût le véritable nom de Franck et à qui il n'avait pas caché son identité officielle.

Le banquier remarqua :

– Il vous est toujours possible de faire une enquête sur le lieu d'origine de votre mari. Vous avez ses dates et lieu de naissance.

– J'y ai bien songé, avoua Nathalie avec un geste d'impuissance, mais, justement, les papiers

de mon mari portent comme ville, Genève. C'est là qu'il est né, dans une clinique réputée où sa mère se trouvait. J'ignore tout de la résidence actuelle de ma belle-famille.

– Je vois.

Il y eut un petit silence plein de réflexion.

– Vous savez, formula Mr. Davies que le compte est à votre nom. Mr. Ray Parker signait les chèques en vertu d'une procuration que vous lui aviez donnée ici même, mais il n'avait pas de compte personnel.

Cette phrase rappela à Nathalie la question précise qu'elle était venue poser. C'était son dernier atout.

– Oui, dit-elle, Franck avait dû prévoir sa fin brutale et il n'a pas voulu que nous restions en peine, mon fils et moi. Il a acheté aussi la villa à mon nom. À ce sujet, Monsieur Davies, j'ai consulté les carnets de chèques de mon mari et je me suis aperçue qu'en dehors de tous les bénéficiaires que je peux aisément retrouver et qui regardent uniquement le train de vie de notre

ménage, il y en a un qui revient à intervalles réguliers. Or, son nom n'est pas noté et la somme est toujours la même. J'ai pensé qu'il y avait peut-être là une indication qui pourrait m'être utile ?

– C'est facile à contrôler. Avez-vous le chéquier ?

– J'ai noté les numéros des chèques avec les dates. Rien que dans cette année, une somme de deux millions a été versée par Franck à ce bénéficiaire mystérieux.

Mr. Davies avait pris le papier des mains de sa visiteuse. Il s'empara du téléphone et appela un des services.

Tandis qu'il griffonnait quelques mots sur son bloc, Nathalie essayait en vain de lire sur sa face impassible.

Il releva les yeux vers elle.

– Tous les chèques, sans exception, que vous avez notés là, ont été réglés à un agent de change parisien dont voici le nom et l'adresse.

Il tendait à la jeune femme la feuille du bloc-

notes.

Nathalie y jeta les yeux. Elle soupira :

– Je ne connais pas...

– Moi non plus, avoua le banquier. Vous pourrez peut-être pousser votre enquête auprès de ce monsieur ?

Nathalie se sentit subitement lasse. Des enquêtes ! Toutes celles auxquelles elle s'était livrée jusqu'ici s'étaient avérées inutiles, ses démarches vaines. Inutile et vain le voyage que Daniel avait fait à Amsterdam, emportant une procuration de Nathalie, en bonne et due forme. Là-bas, personne n'avait voulu fournir le moindre renseignement sur la direction qu'avait pris le corps de l'acrobate tragiquement accidenté. On s'était borné à lui dire que tout était en règle et que si la veuve avait une réclamation à faire, elle devait s'adresser aux tribunaux.

Elle pensa au petit cimetière blotti dans son décor d'arbres, sur le coteau ensoleillé, avec des tombes paisibles, ses petits enclos enfermant les bancs de pierre grise autour des mausolées et,

pardessus, le ciel léger de l'Île de France... Oui, cet endroit que Franck avait choisi, Nathalie, l'y ramènerait. Alors seulement, elle pourrait peut-être goûter à son tour un peu de paix.

## IV

Le train progressait dans une fraîche campagne où la brume matinale semblait tisser un voile avec des fils de soie. La voyageuse immobile fut réveillée par le brusque cahot que provoqua l'arrêt de la locomotive. Elle s'ébroua et, prise d'une crainte soudaine, se précipita à la portière.

Le nom qu'elle lut sur la pancarte la rassura. Non, ce n'était pas encore la station où elle devait descendre.

Pour la centième fois, Nathalie ouvrit le portefeuille où elle avait rangé les renseignements fournis par le fidèle Daniel.

C'était Daniel qui avait accepté de se charger de la délicate enquête auprès de l'agent de change, titulaire des chèques dont l'attribution avait tant intrigué Nathalie.

Ce monsieur avait bien voulu livrer une précieuse information : il était chargé de recevoir les chèques du défunt Ray Parker et d'en verser le montant à Madame Gwendoline Ray Parker qui demeurait en Angleterre au fond du comté de Hampshire, au manoir de Parker Lake.

– J'irai là-bas, avait impétueusement déclaré la jeune veuve, allégée soudain de voir enfin surgir une petite lueur au bout du tunnel où elle se débattait. Je saurai pourquoi ils me tiennent en un tel ostracisme, ce qu'ils ont contre moi et pourquoi ils m'ont enlevé le corps de Franck aussi sauvagement.

« Je plaiderai ma cause, je le ramènerai. En tout cas, conclut-elle après réflexion, ils sauront, s'ils l'ignorent, qu'il existe un fils qui a le droit de connaître l'endroit où repose le corps de son père.

Nathalie se félicita des deux années qu'elle avait passées à Londres pour y continuer un apprentissage d'infirmière et qui lui avaient paru fastidieuses et interminables. Elle y avait parfait sa connaissance de l'anglais et le parlait

maintenant assez couramment pour n'être pas gênée, quand elle avait à s'expliquer dans cette langue.

Pour l'entretien qu'elle se promettait d'avoir avec la parenté dont elle venait d'apprendre l'existence, elle ne serait pas handicapée et cette idée contribua à ancrer chez elle son plan.

Écrire ? Il n'y fallait pas songer. Des gens capables d'escamoter avec une telle précipitation le corps du défunt pour le soustraire à une épouse qu'ils n'acceptaient pas, – c'était le seul motif que Nathalie voyait à la conduite offensante de sa belle-famille – ces gens ne se donneraient même pas la peine d'aller jusqu'au bout de la lettre, en tout cas, d'y répondre.

Non, il fallait les prendre par la surprise et ensuite batailler, discuter, jusqu'à ce qu'elle ait obtenue satisfaction et justice.

C'est ainsi que Nathalie, après accord avec le ménage Recouly et spécialement avec Flore qui s'était déclarée enchantée de jouer à la marraine avec son filleul, Nathalie, ayant donné toutes instructions à la Suisse qui avait promis de ne

pas quitter l'enfant jusqu'à son retour, avait pris l'avion de Croydon et, ensuite, le train pour Gold Arrow.

Dans l'angle de son compartiment, les yeux clos, la pâle jeune femme poursuivait sa méditation perplexe.

Soudain, elle eut la sensation d'une présence. Debout dans le couloir, il y avait une silhouette masculine mince et élancée. Les yeux de Nathalie rencontrèrent deux yeux sombres et scrutateurs. Leur propriétaire ne les détourna pas tout de suite. Il parut étudier, avec cette assurance tranquille et hautaine de ceux qui sont accoutumés à retenir l'attention sur eux chaque fois qu'ils en prennent la peine, les traits fins de la voyageuse, son cou long et mince et le contraste entre la noirceur de ses cheveux et le bleu de ses prunelles.

Le train ralentissait. Quelques maisons apparurent au bord des talus fleuris de primevères et de narcisses. On approchait visiblement d'une agglomération.

Un peu inquiète et anxieuse de ne pas

commettre d'erreur, Nathalie se risqua à demander à l'étranger si c'était bien la station de Gold Arrow.

– Parfaitement, Mademoiselle.

Elle ne prit pas la peine de rectifier. Le « Mademoiselle » était plus adapté à son aspect de jeunesse fragile que le « Madame » auquel elle avait droit.

L'inconnu lui ouvrit la portière. L'affluence était nulle dans cette gare campagnarde et ils furent les seuls de tout le wagon à mettre pied sur le quai.

Descendu le premier, il se retourna avec une banale politesse pour lui prendre son bagage des mains. Après quoi, la saluant, il s'en fut, sans plus s'occuper d'elle.

La jeune femme marcha vers la sortie d'un pas hésitant. Sur l'esplanade plantée d'ormes, elle s'arrêta, assez désorientée.

Le seul véhicule en vue était une longue voiture grise, arrêtée à l'angle de la place.

Elle balança si elle demanderait un

renseignement au vieux porteur ou à l'employé de la gare qui avait déjà disparu dans le bâtiment. Le voyageur émergeait à ce moment d'une porte. Il s'aperçut des tergiversations de sa compagne de wagon. Comme elle esquissait quelques pas vers lui, il s'arrêta, appuyant sur elle un regard interrogateur.

Nathalie se décida à lui tendre le papier sur lequel elle avait écrit l'adresse de Mme Gwendoline Ray Parker.

Il lut le libellé, releva les yeux vers elle et la fixa un moment d'une manière qui la déconcerta et la fit rougir. Elle ne put s'empêcher de penser avec une sorte de malaise qu'il avait un regard bien direct et audacieux. Malgré elle, elle releva les coins de sa bouche et dressa inconsciemment sa petite tête fière.

– Vous êtes infirmière ? demanda-t-il brusquement.

Elle fut interloquée. Comment avait-il deviné sa profession rien que par un seul de ses regards déconcertants.

– Oui, avoua-t-elle sans dissimuler sa stupeur.

– Venez par ici.

Il lui prit sa valise avec autorité.

À ce moment, un homme en livrée sortit de l'auto et se précipita vers lui pour le décharger des bagages.

Le voyageur se tourna vers la jeune femme et lui fit signe de le suivre.

– Mais, objecta-t-elle, prise de scrupules, en le rejoignant, je ne voudrais pas vous déranger ?

Il me suffirait de trouver un taxi.

– Un taxi à Gold Arrow ? Pas question. Vous serez rendue dans vingt minutes.

Le chauffeur monta à l'arrière avec les valises, tandis qu'elle s'asseyait sur le siège avant et que son compagnon prenait la place du conducteur.

– C'est heureux pour moi que je vous aie trouvé, dit-elle avec gratitude.

Il laissa glisser vers elle un rapide regard.

– On ne vous attendait pas là-bas aujourd'hui ?

– Non, dit-elle brièvement.

La route était sinueuse, tout juste assez large pour laisser passer la voiture que le pilote menait avec une remarquable adresse.

L’auto roulait dans un bois de chênes verts et de hêtres au feuillage doré. Au bout d’une large allée, un miroir d’eau apparut, étincelant sous le soleil, bordé de nénuphars qui s’éparpillaient sur l’eau.

Une demeure se dressait : corps de logis à tourelles, grilles de fer forgé et, sur le devant, un porche du dix-huitième, à la fenêtre féeriquement encadrée de chèvrefeuilles.

La maison regardait le lac qui la reflétait comme un rêve peut refléter une belle réalité.

– Vous voici arrivée, mademoiselle, dit la voix sourde, un peu sarcastique.

Nathalie descendit, se contraignant à paraître calme alors que l’émotion lui coupait les jambes et la faisait grelotter intérieurement.

Flegmatique, l’inconnu ajouta :

– Je suis William Ray Parker. Veuillez entrer.

Elle obéit machinalement. La tournure que prenaient les événements augmentait son trouble intérieur. La coïncidence de cette rencontre imprévisible la déroutait.

William Ray Parker !... Il portait le même nom que Franck. Qu'était-il par rapport à lui ? Un frère peut-être ? Un cousin ? Mais pourquoi Franck ne lui en avait-il jamais parlé ?

– Entrez, entrez ! fit la voix impatientée. Je vais prévenir de votre arrivée. Ah ! voici Jane. Où est Madame, Jane ?

Une femme de chambre en tablier gris, le col pris dans une impeccable parure blanche, venait de surgir d'une des portes.

– Madame est dans sa chambre, Monsieur.

– Bon, je monte. Prenez la valise de Mademoiselle.

L'impression d'irréalité qu'éprouvait la jeune femme depuis son arrivée dans la petite gare s'accrut.

Le hall où elle venait d'être introduite était

dallé et lambrissé. Elle n'avait jamais vu qu'au cinéma décor aussi noble, aussi luxueux.

Négligeant le fauteuil que lui avait désigné William Ray Parker, Nathalie le regarda monter d'un pas vif et disparaître dans l'une des portes de la galerie.

Elle pensa à la remarque que lui avait faite William : « Vous êtes infirmière ? » Étaient-ils donc renseignés plus qu'elle ne l'avait cru sur son identité ? Elle avait médité de les surprendre, mais peut-être connaissaient-ils ses moindres faits et gestes ? Peut-être était-elle surveillée à son insu et depuis longtemps, du vivant même de Franck ?

Et le fait que ce garçon hautain et distant l'appelait « mademoiselle » prouvait qu'ils refusaient d'emblée le lien qui l'unissait à eux.

Toutes ces idées lui traversaient l'esprit dans une sorte de ronde tourbillonnante et éperdue. Elle avait les paumes moites et la bouche sèche et elle commençait à se repentir de son équipée.

– Si mademoiselle veut entrer ?

Avec un geste d'invite, la femme de chambre s'effaçait au seuil d'une des pièces donnant sur le seuil :

– Madame vient tout de suite.

Nathalie se trouva dans un décor bleu et jaune aux tons ravissants. C'était un salon de musique, à en juger par la harpe et le piano à queue qui occupaient les deux angles, ainsi que les attributs qui ornaient la tapisserie.

Nathalie commençait à examiner machinalement les aîtres en détail, lorsque son regard fut comme happé par un objet qui occupait le centre du piano. C'était un cadre devant lequel s'épanouissait une corbeille de narcisses. Le cadre enfermait un portrait barré d'une étroite bande de crêpe. Le cœur de Nathalie sauta dans sa poitrine : à n'en pas douter, ce portrait était celui de Franck.

Étranglée par une émotion dont elle n'était plus maîtresse, elle esquissa quelques pas tremblants vers le piano et regarda intensément, encore que ses prunelles furent obscurcies, par les larmes.

Une boule de poils fit irruption dans la pièce et vint débouler dans les jambes de Nathalie. Il en sortit de furieux jappements, tandis que la boule agressive tournait avec colère autour des mollets de la visiteuse.

– Paix, Chow ! intima une voix impérieuse. N’ayez pas peur, il fait plus de bruit que de mal.

Nathalie vit une silhouette féminine se courber sur le chien qui reçut une rude tape sur le museau et se mit à pousser des cris plaintifs.

Après quoi la nouvelle venue se releva et Nathalie déconcertée put examiner à loisir celle qu’elle était venue voir de si loin et dont le nom lui avait servi de fil conducteur pour arriver jusqu’à cette maison.

– Bonjour, Mademoiselle, je suis madame Ray Parker.

Une seconde, les deux femmes se considérèrent.

À la place de la vieille personne que Nathalie s’attendait à rencontrer – elle se l’était figurée vieille, elle ne savait pourquoi – il y avait une

belle créature qui ne semblait pas avoir dépassé la trentaine.

Dans l'amazone noire qui la vêtait, elle révélait un corps aux formes parfaites. Quand elle avançait un siège vers sa visiteuse interdite, ses gestes avaient une grâce étudiée, très aristocratique.

Avant que Nathalie eût pu placer un mot, elle prit place sur un fauteuil et la dévisagea tout en parlant d'une voix condescendante :

– Je ne vous attendais pas si tôt, mais je suis satisfaite que vous soyez venue aujourd'hui : je suis tellement surmenée.

Ses yeux verts, sous les cils soigneusement empesés, fixaient leur regard insolent sur la silhouette de Nathalie, comme pour la jauger, apprécier sa force de résistance.

Instinctivement, Nathalie se retourna vers le portrait, pour lui demander une aide, une explication. Elle ne comprenait rien à cet accueil qu'elle n'avait pas prévu et elle avait peur d'y percevoir une ironie cachée.

Le beau visage de la séduisante créature se ferma comme si l'on avait tiré un voile sur lui. Sa voix s'assourdit tandis que ses yeux noyés se dirigeaient vers le portrait.

– C'est mon mari, chuchota-t-elle, avec un geste lent et plein de noble tristesse. C'était, devrais-je dire, hélas ! Je viens de le perdre prématurément.

– Votre... votre mari ? répéta Nathalie, d'une voix étranglée et incrédule.

L'amazone éplorée releva la tête.

– Franck Ray Parker, mon mari, avait quarante et un ans... la force de l'âge, n'est-ce pas ?

Nathalie n'en croyait pas ses oreilles.

– Il n'y a pas encore un mois que ce drame est arrivé, dit Gwendoline, en réprimant un sanglot. Quel affreux malheur ! C'était un être très attachant, très séduisant... mais si original.

Elle regarda au loin comme pour y suivre des traces fugitives. Sa bouche prit un pli amer.

– J'ai beaucoup souffert, déclara-t-elle, en ramenant sur Nathalie un regard embrumé. Le

pire est que l'enfant qu'il me laisse – l'héritier du nom et du domaine, intercala-t-elle en relevant le menton d'un petit coup sec – est une bien lourde charge pour une faible femme. La santé de notre David est si déficiente... et il est tellement gâté !... C'est du reste pourquoi vous êtes ici, ajouta-t-elle sur un tout autre ton, semblant tout à coup s'apercevoir de la condition subalterne de cette confidente involontaire.

Elle se leva avec cette grâce féline qui accompagnait tous ses mouvements, et se dirigea vers le secrétaire.

– Je ne connais pas l'agence qui vous envoie ? émit-elle en ouvrant un des tiroirs. Je vous verrai à l'œuvre. Je vais vous prendre à l'essai pour un mois. Je souhaite que vous me donniez plus de satisfaction que celles qui vous ont précédée...

Elle revint, tendant à Nathalie muette et glacée, un paquet de fiches médicales.

– Voilà qui vous renseignera sur l'état de votre malade. Le docteur Brooks, son médecin traitant, vient tous les jours, à cinq heures. D'ici là, vous avez quartier libre. Vous pouvez vous installer.

Elle allait quitter la pièce, le chien sur ses talons, quand elle se ravisa :

– Au fait, je ne vous ai même pas demandé votre nom ?

Nathalie leva les paupières. Il lui semblait que cette femme allait lire à travers son visage empourpré tout le désarroi qui s'était déchaîné dans son cœur.

– Je... je m'appelle Nathalie... Nathalie Lorécans, balbutia-t-elle en se souvenant fort opportunément du nom porté sur ses papiers d'infirmière, son nom de jeune fille.

La dame eut une moue.

– Vous êtes Française. Je l'aurais parié à votre accent. Enfin, vous parlez suffisamment bien l'anglais pour que cela ne soit pas trop gênant. À ce soir !

Nathalie n'avait qu'une hâte : être seule, en tête à tête avec elle-même, pour se concentrer, réfléchir et pleurer.

## V

Franck marié à une autre !...

Franck père légitime d'un autre enfant !...

Franck menant une double vie entre cette famille officielle et l'autre, celle qu'il avait clandestinement installée dans la villa de Saint Cloud et vers qui semblaient le pousser ses préférences secrètes !...

Tel était l'affreux dilemme qui se posait devant l'esprit éperdu de Nathalie.

Le premier choc passé à examiner plus froidement la situation, cela lui faisait l'effet d'une monstruosité, à laquelle elle ne pouvait s'attarder.

Plus elle réfléchissait, plus elle se remémorait tous les détails de son entretien avec la dame de Parker Lake, plus elle était portée à la méfiance et à l'incrédulité. Tout son instinct lui criait que

chez cette belle étrangère aux yeux félins, tout était fausseté.

Sa peine même était fabriquée. Nathalie qui éprouvait, elle, le véritable déchirement de la mort de Franck ne pouvait pas s'y tromper.

Néanmoins, Gwendoline était ici, reine et maîtresse à ce qu'il paraissait, adoptée par la famille de Franck.

Et il y avait l'enfant, Franck ne lui en avait jamais parlé. Tout ce qu'elle savait de lui se révoltait contre le fait qu'il eût, en apparence, abandonné cet enfant : les sommes versées par lui et qui avaient intrigué la jeune femme devaient être le tribut qu'il payait à sa tranquillité.

Au bout de ses réflexions torturantes, la résolution de Nathalie se précisa : avant tout, il fallait profiter de son séjour clandestin dans cette demeure pour y acquérir les informations nécessaires et, surtout, connaître ce fils de Franck apparu si soudainement.

D'après l'âge de l'enfant et son comportement, d'après les propos qu'elle pourrait

glaner sous ce toit où une chance insigne la faisait pénétrer – comme une sorte d'aide miraculeuse en cette étonnante occurrence – d'après les autres personnages qui gravitaient autour de la dame de Parker Lake et dont, pour l'heure, elle ignorait tout, elle arriverait à se faire une idée plus nette des choses et à comprendre peut-être cette extravagante situation et les mobiles qui avaient dicté à Franck son inconcevable conduite.

Et puis, enfin, il y avait Anicet.

Anicet était incontestablement le fils de Franck. Il avait des droits, lui aussi, des droits que sa mère s'apprêtait à défendre – ne serait-ce que le droit d'honorer son père et de chérir sa mémoire.

Quant Nathalie se fut ainsi déterminée, un grand calme se fit en elle, succédant à son désarroi.

Elle sortit de sa prostration et se mit en devoir d'ouvrir sa valise et de s'installer dans cet abri provisoire où la jetaient d'étranges circonstances.

## VI

Vers la fin de l'après-midi, Gwendoline fit dire à Nathalie de descendre pour rencontrer le docteur Brooks. Celui-ci était un homme jovial qui approchait de la cinquantaine. Ses cheveux noirs bouclés grisonnaient aux tempes.

Visiblement, il était subjugué par la beauté et le charme de sa cliente. Nathalie ne put s'empêcher de remarquer les efforts que faisait Gwendoline pour s'attirer les sympathies du praticien.

Le Dr Brooks regarda à peine la nouvelle infirmière. Il se contenta de lui poser une question banale sur ses antécédents professionnels. Lorsqu'elle eut nommé l'hôpital où elle avait effectué un stage, il parut satisfait.

Il commenta brièvement les notes inscrites sur les fiches médicales que Nathalie avait déjà étudiées, parla de mal de Pott, de paralysie

infantile, puis soupira :

– Tout a été tenté pour ce malheureux enfant et nous ne pouvons pas accomplir de miracles. Néanmoins, à l'aide de certains massages et d'exercices journaliers strictement appliqués, on pourrait obtenir une notable amélioration.

Il se tourna vers Nathalie.

– J'espère, Mademoiselle, que vous serez à la hauteur.

– Je ferai mon possible, docteur.

– Enfin, on verra bien ! coupa impatiemment Gwendoline qui, visiblement, était assez sceptique sur le résultat final. Voulez-vous entrer, docteur ? Je préfère que vous présentiez vous-même à David sa nouvelle infirmière. Il a horreur des nouveaux visages. Malheureusement nous en sommes toujours réduits à changer de nurse.

Elle avait poussé une porte qui dissimulait l'amorce d'un étroit escalier. Derrière elle, le petit groupe gravit les marches.

– David chéri, voici le docteur ! cria gaiement Gwendoline d'une curieuse voix de fête en

pénétrant dans la pièce.

Derrière la silhouette grise du praticien qu'escortait Gwendoline, Nathalie étreinte par l'émotion avança vers le lit où gisait l'enfant inconnu qu'on lui disait être l'enfant de Franck.

Dans ses traits asymétriques, dans ce teint brouillé, dans l'expression butée et précocement amère, elle cherchait en vain la plus vague, la plus fugitive ressemblance.

Brusquement, Nathalie pensa à Anicet, son charmant Anicet aux joues lisses et roses, frais comme un bouquet, le type même du bébé anglais, tendre et appétissant.

Une pitié reflua à son cœur, une pitié pour cette mère privée de ce qui est si doux au cœur des mères : le charme tout neuf des tout-petits.

En même temps, l'incrédulité s'ancrait dans l'esprit de Nathalie : comment supposer que Franck eût abandonné cet enfant avec ses tares, son infériorité physique, son insigne et radicale faiblesse, au seul dévouement de sa mère ? Qu'il lui en eût laissé exclusivement la charge

matérielle et morale, sinon pécuniaire ?

D'un autre que Franck elle eût pu le comprendre, l'admettre, y reconnaître la lâcheté d'un homme humilié dans sa progéniture et qui essaie de se soustraire à cette humiliation, mais jamais Franck n'eût commis un acte aussi vil. Elle en avait la conviction absolue, rassurante. L'idée s'ancre en elle, avec une force accrue, d'une monstrueuse erreur, d'une folle imposture.

– Voici notre nouvelle infirmière, disait rondement le docteur, en serrant les mains de son petit malade. Elle sera pour vous une agréable compagne.

Un ricanement lui répondit... le cri brutal et discordant de l'infirmière qui heurtait désagréablement l'oreille et qui surprenait émanant de cette gorge chétive.

– Aussi empoisonnante que les autres !

Il se souleva sur sa couche. Sa face devint haineuse, ses yeux jetèrent des flammes de rage.

– Je n'en veux pas de vos bonnes femmes ! Qu'elles aillent au diable ! Que celle-ci

disparaisse tout de suite avant que je lui lance à la tête tout ce que j'ai autour de moi !

Il jetait un regard dangereux vers la table de chevet où reposaient les flacons de médicament et une bouteille d'eau minérale.

– David ! Dominez-vous ! Vous vous rendez compte de l'effet que vous produisez ?

À ce moment, une forme qui était passée inaperçue de Nathalie, enfouie qu'elle était dans la haute embrasure de la fenêtre, s'élança vers le lit.

Le visage étincelant de colère, la coiffe de travers, une femme se dressait, face au petit groupe.

– Ne voyez-vous pas que vous allez lui provoquer une crise ? Vraiment, docteur, est-ce que cela a du bon sens ?

– Mais, ma bonne Madeline.

La femme le regarda avec une sombre colère qui eût été comique en d'autres circonstances.

– Je ne suis pas votre bonne Madeline. Je veux que vous laissiez mon petit en paix. C'est une

honte de tracasser un pauvre être malade.

Elle jetait un regard farouche vers Nathalie, puis prenait Gwendoline à partie :

– Vous savez bien qu’il n’acceptera pas celle-ci plus que les autres. À quoi bon recommencer ? Je n’ai pas besoin d’infirmière, moi. Je sais le soigner toute seule.

Ses yeux sauvages étaient pleins d’hostilité à l’endroit de sa maîtresse,

– Bien, dit cette dernière, pincée. Je crois que, pour ce soir, il n’y a qu’à lever la séance.

Elle sortit sans se retourner, suivie de Nathalie. Le docteur leur emboîta le pas avec un hochement de tête désolé.

Dès qu’ils furent dans le couloir et que le docteur eut refermé la porte sur leur retraite sans gloire, Gwendoline ouvrit les mains dans un geste d’impuissance théâtral.

– Que voulez-vous docteur, je suis condamnée à être éternellement victime de cet enfant.

Nathalie intervint de sa voix douce :

– Je crois qu'on pourrait minimiser les effets... du caractère un peu violent de David. Puisque je suis venue pour cela, je veux bien essayer.

Gwendoline la regarda avec incrédulité.

– Vous acceptez de rester ? s'informa Gwendoline, dans une exclamation.

– J'ai eu affaire à des enfants difficiles dans mon service, expliqua posément Nathalie. J'en suis venue à bout avec de la patience. La réaction de David n'est pas une rareté. Il s'agit d'endormir cette méfiance préconçue qu'il semble avoir pour les infirmières en bloc. Je peux tenter la chose.

Le docteur Brooks considérait Nathalie avec plus d'attention et un intérêt subit. Après tout, peut-être que cette jeune femme posée et douce, mais qui semblait ferme sous son apparence calme, réussirait-elle là où les autres avaient échoué ?

– Eh bien ! fit-il allégé, je vous laisse carte blanche, mademoiselle. Tachez d'amadouer notre jeune sauvage... et nous vous devons beaucoup.

– Nous ne serons pas en reste, déclara

Gwendoline avec un sourire prometteur qui fit monter le rouge aux joues de Nathalie.

Mais elle n'était pas là pour se formaliser des réflexions plus ou moins déplacées de l'énigmatique Mrs Ray Parker.

Elle désirait rester en place et elle y était parvenue. L'essentiel était de s'y maintenir assez longtemps pour arriver à percer à jour le mystère troublant qui, parce qu'il mettait pour elle en question des choses si graves, lui tenait tant à cœur.

\*

Nathalie se décida à entrer dans la chambre qu'elle venait de quitter.

Elle n'avait pas frappé et Madeline qui se tenait couchée sur le lit du jeune furieux, lui prodiguant des encouragements et des paroles tendres, sursauta à son entrée. Elle fit face à l'arrivante d'un air farouche.

– Encore vous !

David recommença brusquement sa crise de rage.

– Dis-lui de s'en aller !... Renvoie-la ! Jette-la dehors !...

La femme s'avança menaçante vers Nathalie qui était venue s'accouder au pied du lit.

– Vous avez entendu ? Voulez-vous bien sortir ?

Très calme, Nathalie secoua la tête.

– Mon travail m'oblige à rester dans cette chambre. Je regrette que ma présence vous désoblige.

– Vous n'avez pas encore compris qu'il ne veut pas de vous ?

– Il faut bien que je me fasse adopter, sourit Nathalie. Cela viendra.

– Non ! cria le timbre exaspérant du garçonnet. Je ne veux pas de vous. Dehors !... dehors !...

Il ajouta une injure malsonnante et se renversa sur ses oreillers, essoufflé, tordant la bouche, prêt

aux convulsions.

La nourrice s'alarma :

– David, mon chéri, je t'en supplie ! Ne te fais pas de mal. Je vais la chasser.

Elle avança vers Nathalie, une face haineuse et résolue.

– Vous ne voyez pas ce que vous faites ? C'est ça votre besogne d'infirmière ? Est-ce qu'il faut que je vous pousse dehors avec mes mains ?

Elle brandit à quelques mètres de l'infirmière ses poings convulsés. David hoquetait, complètement ployé en arrière, sa petite figure simiesque agitée de tics.

Nathalie fit la part de comédie dans ces manifestations spectaculaires et ne s'en émut pas outre mesure. Elle s'était mise à l'abri de l'autre côté du lit et elle fixait Madeline d'un œil calme.

– Voyons, dit-elle, à quoi bon ces éclats ? Cela ne fait pas de bien à l'enfant, d'accord. Mais pensez-vous que cela lui en fasse davantage de le traiter par la négative et de le laisser sans les soins qu'exige son état.

– Il n’a pas besoin de vos soins ! Votre présence l’exaspère. Je sais ce qu’il lui faut, moi, et je le calmerai.

– S’il ne vous sentait pas si vulnérable et toute prête à en passer par son caprice, il ne se livrerait pas à ce manège qui le surexcite fâcheusement. Laissez-moi faire, voulez-vous ?

Hors d’atteinte de Madeline, elle s’était emparée des deux mains de David. Il fit des efforts désespérés pour les lui arracher, mais elle les tenait fermement entre les siennes.

– Allons ! David, voulez-vous bien m’écouter ? Vous n’êtes pas un bébé, vous avez l’âge de raison. Je n’ai aucun plaisir à vous ennuyer.

D’une secousse, il lui arracha les deux mains et s’empara d’un flacon ; avec un sourire de satisfaction mauvaise, il le lui jeta à la tête. Mais elle guettait du coin de l’œil. Elle rattrapa le projectile de justesse avant qu’il ait effleuré son visage. Maintenant, le furieux, déchaîné, la bombardait avec les citrons qui se trouvaient sur la petite table de chevet. Une soucoupe prit le

même chemin.

Avec habileté, Nathalie esquiva chaque fois les projectiles. Sans paraître troublée le moins du monde, elle se mit à jongler avec les citrons, d'un air amusé.

– C'est un nouveau jeu ? formula-t-elle gaiement. Allons-y.

Les citrons voltigeaient entre ses mains adroites. Elle s'en servit successivement comme des ballons, les fit passer derrière son dos, les envoya par-dessus sa tête, puis au-delà de l'épaule.

Franck lui avait appris à jongler et elle y était devenue de première force.

David avait arrêté ses cris et suivait son manège, l'œil en dessous, la bouche entrouverte par l'attention et la surprise. La nurse semblait avoir oublié sa présence. Elle continuait à jongler comme pour elle seule, avec insouciance. Elle prit ensuite la soucoupe et tenta un exercice plus difficile qu'elle réussit avec autant de brio.

Maintenant, David s'était relevé carrément sur

les coudes. Il fit signe machinalement à Madeline pour qu'elle remontât ses oreillers, afin qu'il pût regarder plus commodément. Madeline obéit sans mot dire. Bouche bée, elle suivait le jeu des mains expertes.

Enfin, la joueuse rattrapa sa soucoupe et les deux citrons sur une dernière figure hardie, fit deux pirouettes sur elle-même et déclara, rieuse, en élevant les trophées en l'air à la manière d'un prestidigitateur qui attend les applaudissements :

– Et voilà le travail !

Elle posa les objets et revint vers le lit, appuyant sur l'infirmes un regard distrait :

– Avez-vous déjà essayé ces tours-là ?

Il secoua la tête.

– Non.

Le ton était rogue, mais aussi étonné. Qu'on puisse le croire capable de se livrer à cette fantaisie étourdissante le flattait secrètement.

– Je vous les apprendrai.

– Vous en connaissez d'autres ?

– Bien sûr ! Et aussi des tours de cartes. Et, même je sais manœuvrer un lasso...

– Un lasso. Comme les cow-boys ?

– Exactement.

– Vous pouvez faire ça ici ?

– Pourquoi pas ? La chambre est assez grande pour figurer un rancho. On peut imaginer la prairie avec la rivière qui coule en bas et les buffles qui vont boire, et les troupeaux de chevaux sauvages...

Captivé, il suivait tous ces gestes. Sa petite figure ingrate semblait en attente.

– Et des Indiens prisonniers ?

– Bien sûr. Même une Indienne... une squaw qu'on aura surprise dans le camp ennemi. Madeline va peut-être vouloir figurer la squaw ?

– Qu'est-ce que c'est que ça ? grommela Madeline.

Jusqu'au dîner, patiente, têtue et souriante, Nathalie déploya tous ses talents pour conquérir le colérique garçon. De lui dépendait qu'elle

demeurât quelque temps en cette maison, qu'elle n'eût pas fait un voyage inutile et qu'elle arrivât à connaître la solution d'un problème qui la torturait.

Elle le désirait si passionnément que le prodige s'accomplit. À la fin, David avait perdu toute sa hargne et semblait s'intéresser de plus en plus à cette compagne de jeux qui ressemblait si peu aux gardiennes compassées et rigides qui s'étaient succédé à son chevet.

Désireuse de rester sur cette première victoire, Nathalie résolut de profiter de la liberté qui lui avait été octroyée de se considérer comme libre durant cette première journée et elle prit congé de son jeune malade.

## VII

Le même soir, Nathalie fit sa première apparition dans « le cercle de famille » et fut présentée au vieux monsieur. Elle sut par la suite que c'était à son intervention qu'elle avait dû l'honneur qu'on lui faisait. Le vieux monsieur avait exprimé le désir de voir s'asseoir à sa table l'infirmière de son petit-fils.

Le dîner se passa sans incident notable. Jane servait, vêtue d'une stricte robe grise qu'éclairaient un col et des poignets empesés. Ses gants de fil étaient impeccables.

Le vieux monsieur était doué d'un robuste appétit et William mangeait distraitement, d'un air lointain, avec des attentions marquées pour Gwendoline qui, à tout moment, se tournait vers lui, affectant des airs de petite fille attentive quêtant les leçons d'un maître vénéré.

Cela choquait le sens de la vérité chez

Nathalie, qui ne pouvait s'empêcher d'évoquer d'autres expressions de la dame qui juraient avec ce comportement enfantin.

Tout à coup, elle ne sut pourquoi, elle se sentit si isolée, si étrangère à cette ambiance, si solitaire et perdue, que les larmes lui montèrent aux yeux. Elle n'entendit plus, pendant un instant, la voix encore forte du vieux monsieur qui racontait avec force détails une anecdote de sa vie aux Indes.

Enfin, elle s'arracha à la contemplation de son assiette et releva furtivement son regard plein de détresse.

Les prunelles embuées croisèrent le regard de William fixé sur elle. Elle frémit. Ce regard... c'était absolument l'expression des yeux de Franck.

Le choc la remit instantanément, figea ses larmes sous ses paupières raidies. Avec peine elle s'arracha à ce regard qui semblait vouloir lui verser une amicale compassion.

Il s'était fait un silence, le vieux monsieur ayant terminé son exposé. William se mit à parler

très vite. Nathalie comprit qu'il voulait éviter que l'attention des autres convives ne s'appesantît sur elle.

Elle lui sut gré de ce secours tacite qu'il lui apportait là et, dès qu'elle se fut dominée pour être assez sûre d'elle, elle dirigea vers lui un coup d'œil de gratitude.

Il sourit imperceptiblement. Le sourire lui donnait cette note chaleureuse qui lui manquait d'ordinaire et lui restituait sa jeunesse.

« Il devrait sourire plus souvent, songeait Nathalie. Cela le change tellement et le rend si sympathique. »

Elle se sentait tout à fait réconfortée.

Tout le reste du repas, elle fut obligée de lutter contre elle-même, afin de ne pas regarder le jeune homme. Elle était magnétiquement attirée par ces prunelles qui avaient le pouvoir de lui rendre le cher regard perdu.

Mais William avait repris ses yeux froids et incisifs ; et même si elle y avait impudemment accroché les siens, elle n'eût pas retrouvé la

bouleversante impression qui l'avait secouée.

Enfin, le repas se termina. Nathalie pensait remonter dans sa chambre aussitôt après. Mais elle ne put refuser l'offre du maître de maison, qui l'invita à passer avec ses hôtes quelques instants dans le salon où ils avaient l'habitude de se réunir pour la soirée.

Gwendoline, ravissante dans sa robe de mousseline noire qui frémissait autour de ses jambes impeccables, disposa deux fauteuils devant le poste de télévision.

William s'approcha de Nathalie. Il tenait un coffret à cigarettes.

– Fumez-vous, mademoiselle ?

Elle leva vers lui ses doux yeux bleus.

– Merci... Pas en ce moment.

Il ajouta – et elle retrouva durant un instant trop court le regard couleur d'agate qu'elle aimait :

– Vous êtes un peu home sick, n'est-ce pas ?

– Un peu, avoua-t-elle.

Elle aurait voulu lui avouer qu'elle pensait à Anicet et qu'elle avait l'affreuse impression d'avoir les bras vides. Mais ce n'était vraiment pas le genre de confidences auquel elle pût se livrer !

Elle serra les lèvres.

– Ça passera.

– Je l'espère, dit-il avec douceur. En tout cas, mes plus vives félicitations.

– Pourquoi ? s'enquit-elle, surprise.

– Vous ne vous êtes pas laissé effrayer par l'impétueux et explosif David. Vous avez un beau courage.

– Oh ! dit-elle avec un sourire, il n'est pas bien terrible. Je l'ai apprivoisé, je crois.

Et elle conta la scène de l'après-midi. Il riait.

– Non... et l'ineffable Madeline vous a laissée faire ?

– Je ne lui ai pas demandé son avis.

Il s'adressait à Gwendoline, dont le regard s'était dirigé vers eux à plusieurs reprises, tandis

qu'elle envoyait vers le plafond les flocons de fumée pressés de sa cigarette.

– Dites-moi, Gwen, Mademoiselle ne vous a pas raconté comment elle s'y était prise pour venir à bout de votre démon ?

– Non, dit nonchalamment Gwendoline. Je suppose qu'elle a fait son métier. La séance va commencer, William.

Il y avait une note d'impatience dans sa voix suave.

Il abandonna le dossier du fauteuil auquel il s'appuyait.

– Désolé de vous faire attendre. Je viens, ma chère.

« Dire que me voici dans la maison de Franck, avec le père, le frère de Franck, songeait Nathalie et aussi avec... sa prétendue femme. Dans quel roman ai-je jamais trouvé situation aussi extravagante ? »

Elle était là, cependant, et tous ses efforts de ces semaines qui avaient suivi la mort tragique de son mari n'avaient tendu qu'à cela.

Si bien qu'elle finissait par croire à la réalité de son aventure et à espérer que cette aventure lui apporterait la clef du mystère de la vie de Franck.

\*

Nathalie était résolue à découvrir coûte que coûte, fut-ce par ses seuls moyens, le secret de l'énigme qui l'obsédait.

Tout d'abord, elle s'astreignit consciencieusement à remplir son rôle auprès de David, dont elle avait parachevé la conquête.

Le petit infirme manquait de distractions. Ce n'étaient pas les chansons de nourrice de Madeline qui pouvaient lui enlever ce morne ennui dans lequel il passait ses jours. Sa mère, quand elle venait s'asseoir à son chevet, consultant sans cesse sa montre de poignet, lui parlait à peine : quelques phrases toutes faites pour s'informer de sa santé, de son humeur ; puis elle s'absorbait dans la lecture d'une revue de mode ou à quelque ouvrage qu'elle apportait avec

elle.

Tout cela manquait de chaleur. Aussi l'enfant attendait-il avec impatience les histoires et les jeux où l'entraînait la fantaisie de sa nouvelle nurse. Celle-ci obtint sans peine que pour mériter les unes et les autres, il se livrât avec docilité au traitement prescrit. Le docteur se déclara enchanté des premiers résultats obtenus.

Dans cette aventure, Nathalie gagna le cœur de l'irréductible Madeline. Celle-ci perdit vite sa figure hostile et bourrue et, maintenant, elle accueillait la jeune « mademoiselle » par un furtif sourire sur sa large face ingrate.

Une idée taraudait Nathalie depuis son arrivée à Parker Lake : qu'avait-on fait du corps de Franck ? Où se trouvait la dépouille de son mari ?

Le vendredi qui suivit son arrivée, elle vit, après le lunch, le vieux John apporter dans le hall une brassée d'iris mauves soigneusement enveloppés.

Au lieu de s'attarder, comme elle le faisait d'ordinaire, à bavarder avec les hôtes de Parker

Lake, Gwendoline était remontée dans sa chambre.

À sa place, Nathalie avait servi le café et les liqueurs à Sir Arnold et à son fils.

Bientôt, Gwendoline redescendit. Elle était habillée d'une robe de jersey noir et d'un exquis petit chapeau dont le voile de crêpe retombait mollement le long de l'épaule.

Nathalie reçut un choc. C'était elle la veuve de Franck et elle avait le droit de porter son deuil avec ostentation et d'aller faire un pèlerinage sur sa tombe... Une vague d'amertume lui reflua au cœur.

Cependant, William expédiait vivement sa tasse de café.

– Je vous accompagne, Gwen.

Nathalie ne douta plus du but de la sortie de Gwendoline.

Celle-ci s'était saisie de la gerbe. Elle la pressa contre son buste avec grâce. Échappant à leur enveloppe ; les corolles mauves, contre ses joues laiteuses en faisaient ressortir tout l'éclat.

Dans tout ce noir, ses cheveux roux resplendissaient comme une écharpe de flamme.

« La sorcière ! » formula Nathalie en elle-même.

Gwendoline alla vers le vieux monsieur, se pencha pour toucher de sa bouche la joue parcheminée. Puis elle tourna vers William un séduisant sourire qui contenait juste la touche de mélancolie nécessaire à la circonstance.

– Nous partons, William, soupira-t-elle. Vous êtes si merveilleux en ces pénibles circonstances !

Les doigts de Nathalie se crispèrent sur l'anse de sa tasse.

« Comédienne !... Fourbe !... » jetait-elle à la dolente Gwendoline avec le regret de ne pouvoir lui adresser tout haut ces épithètes qu'elle ne pouvait que formuler dans sa pensée pour soulager sa révolte intime.

William se dirigea vers elle pour prendre congé.

Il rencontra le petit visage chaviré et le

considéra, interdit.

– Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous, Mademoiselle ? demanda-t-il avec gentillesse.

À nouveau, le regard de Franck, bouleversant, vint augmenter le trouble de Nathalie.

– Non, merci, dit-elle en se détournant et sa voix était altérée.

Elle se hâta d'avaler son café pour échapper à l'attention du jeune homme.

Il l'examinait avec incertitude.

– Venez-vous, William ? interpella Gwendoline de la porte où elle s'encadrait comme une figure de carte postale.

– Je vous en prie, chuchota Nathalie, ne vous mettez pas en retard.

Elle ne les regarda pas s'en aller, mais lorsqu'elle entendit le moteur de la voiture démarrer, elle fut prise d'une fureur soudaine qui lui sécha la bouche. En se levant brusquement, elle faillit renverser la petite table à liqueurs qui se trouvait devant elle.

Le vieux monsieur qui avait suivi tous ses mouvements avec une certaine curiosité, lui adressa la parole sur un ton bienveillant et enjoué :

– Eh bien ! Mademoiselle, est-ce que vous vous habituez chez nous ?

Incapable de parler, elle acquiesça d'un signe de tête. Son émotion la peignait.

Il s'était aperçu de son trouble, mais il n'en montrait rien.

– Hum !... il est naturel que l'on regrette un peu son pays, sa famille, ses amis... Hum !... Je vois le mal du home... Beau pays, la France, n'est-ce pas ? Vous venez de Paris ?

– Oui...

Il tirait sa pipe de la poche de sa veste.

– Vous permettez ?

– Je vous en prie, acquiesça-t-elle avec empressement.

Elle vint lui apporter du feu tandis qu'il poursuivait :

– Ma belle-fille, elle, vient de Francfort.

– De Francfort ? dit-elle. Mais n'est-elle pas anglaise ?

Une grimace de réprobation passa sur le vieux visage impérieux :

– Anglaise ?... Allemande : je vous dis, authentiquement Allemande.

Nathalie perçut la note de ressentiment dans la voix un peu chevrotante. La nouvelle la surprenait plus qu'elle ne voulait le laisser voir.

– En tous cas, formula-t-elle, Mrs Ray Parker s'est intégrée complètement à la vie anglaise, telle qu'on la mène ici. Après tant d'années...

– Peuh ! peuh ! Mrs Gwendoline Ray Parker n'est au manoir que depuis... voyons... l'autre Christmas... Cela fait donc... pas encore un an et demi, répliqua le vieillard comme se parlant à lui-même.

Il tapota le fourreau de sa pipe contre le rebord du cendrier. Il exprimait tout haut ce qu'il pensait. Cette jeune personne était une présence compréhensive et discrète. Il se demandait ce

qu'elle savait des orages intimes qui avaient secoué le foyer des Ray Parker, quels ragots elle avait pu recueillir à l'office.

Il l'étudia d'un regard attentif.

– On ne vous a pas parlé du père de David ?

Elle détourna son regard embarrassé.

– Je sais par sa mère, qu'il est mort récemment.

– Et absurdement ! jeta la voix grondeuse avec une brusque hargne. Absurde !... grommela-t-il à deux reprises. On ne peut pas qualifier cela autrement !

Une âpreté masquait l'expression habituellement bienveillante de ses traits.

Nathalie entrevit l'homme autoritaire et tranchant qu'il avait dû être, avant que la vieillesse vint tempérer ce caractère d'acier.

– Tout est absurde dans le comportement de ce garçon, tout, et depuis toujours !

– Sir Arnold, observa doucement Nathalie comme si elle ne pouvait s'empêcher de parler, il

est mort !...

Il s'emporta :

– Et après ? Sa mort a été encore plus imbécile que sa vie, c'est bien ce que je dis. Pourquoi excuserait-on tous les défauts, tous les vices d'un être, sous prétexte qu'il est mort ? Cela n'a rien changé aux mécomptes et aux déceptions qui nous sont venus de lui !

Il parlait avec un profond et amer ressentiment, comme incapable de retenir l'amertume qui s'était amassée dans son vieux cœur et qu'il devait ressasser au long des heures solitaires.

Elle laissa le silence ramener un semblant de paix. Le baronnet tirait toujours sur sa pipe, furieusement.

– Y avait-il longtemps que vous ne l'aviez revu ? interrogea-t-elle de son ton le plus amical.

– Franck n'avait pas mis les pieds au domaine depuis plus de dix ans, rétorqua-t-il bourru.

Une vague de joie déferla dans le cœur de Nathalie.

Ainsi, elle avait la confirmation que depuis ces quatorze mois que Gwendoline était demeurée à Parker Lake, pas une fois, Franck n'était venu la voir.

Cela ne le justifiait pas complètement sans doute mais cela impliquait qu'il n'avait aucun rapport avec cette sorcière aux cheveux roux. Savait-il seulement qu'elle était au manoir paternel ? En somme, l'argent qu'il lui faisait tenir, c'était par l'intermédiaire de l'agent de change. Il avait pu ignorer sa résidence actuelle.

– J'aime à croire, émit-elle d'un ton qu'elle s'appliquait à dépouiller de toute curiosité et de toute passion, que vous étiez en correspondance avec... M. votre fils ?

Il retira sa pipe de sa bouche. Sa voix se fit dure :

– Je n'ai jamais rien su de mon fils, pendant des années. Je n'ai connu sa... conduite inqualifiable que par sa femme... Lorsque pour pallier sa carence, j'ai dû ouvrir cette maison à... mon petit-fils,

Il hocha la tête. Sa vieille figure qui luttait pour garder sa dignité altière se plissa. Le chagrin passa dessus comme une marée qui déferle !

– C’est dur, chuchota-t-il d’une voix qui se brisait, de constater qu’on a pour fils un misérable et un lâche, et d’être obligé à mon âge d’assumer les charges qu’il a abandonnées.

Nathalie était bouleversée. Elle eût voulu courir vers le vieil homme si pitoyable dans sa faiblesse et lui entourer les épaules de ses bras. Elle eût voulu lui crier : « Non, Franck n’était pas ce que vous pensez ! Il y a eu entre vous un terrible malentendu !... »

Elle prononça d’une voix dont elle ne pouvait atténuer l’ardeur frémissante :

– Pourquoi jugez-vous sur les apparences, monsieur ? Pourquoi n’essayez-vous pas de comprendre, de chercher les motifs qui ont pu vous échapper ?

Le vieux monsieur planta dans le petit visage tremblant et anxieux ses yeux secs. Il avait réussi à dominer son émotion et à reprendre sa rigidité.

– Quelle excuse peut-on trouver à un individu qui, après s’être marié le plus sottement contre la volonté des siens et avoir eu de cette union ridicule – telle une punition du ciel – un malheureux avorton, abandonne ces deux êtres à leur triste sort, pour mener une vie de débauche et de cabotinage ?

– Une vie de débauche... répéta Nathalie.

– Ma belle-fille n’en ignorait rien, dit amèrement Sir Arnold. Mon fils vivait avec une gourgandine et il dépensait pour elle tout ce qu’il gagnait. Pendant ce temps, sa femme et son fils étaient dans la plus indigne misère.

« Et la pension qu’il leur servait ? fut sur le point de crier Nathalie, pleine de colère devant une telle interprétation de leur vie.

Le baronnet s’était levé brusquement. Sa canne sonna sur les dalles tandis qu’il quittait le hall pour aller dissiper en dehors l’émotion de cette conversation et les remous qu’elle avait déclenchés chez lui.

Nathalie s’effondra dans son fauteuil.

« Mon Dieu... Franck !... murmura-t-elle à travers ses sanglots convulsifs, aide-moi... Je ne sais plus... je ne sais plus... »

## VIII

La nuit de printemps était tiède et tendre. Nathalie alla respirer un peu dans le parc.

Elle pensait à Franck. Il reposait non loin d'elle dans la terre de ses ancêtres qui l'avait accueilli furtivement, un peu comme un paria, et elle n'avait même pas le droit, elle qui chérissait sa mémoire, d'aller lui apporter le tribut du souvenir.

– Vous n'avez pas froid, mademoiselle ? dit la voix de Jane, derrière Nathalie.

La femme de charge formait une ombre mince et grise en arrière du banc où Nathalie s'était assise. Elle était venue sans bruit. Cette sollicitude d'une subalterne fut chaleureuse au cœur de l'exilée.

Elle répondit avec gentillesse :

– Merci, Jane.

Elle se leva.

– Je crois que je vais rentrer. Il faut que je passe chez mon petit malade avant d’aller me coucher.

Le rire de Jane – un peu sec – retentit.

– Vous avez forcé l’admiration de toute la maison en apprivoisant ce chat sauvage. Aucune des autres n’y était encore parvenue.

Elle marchait à côté de l’infirmière, délibérément.

– Il y a longtemps que vous êtes dans la maison ? s’informa Nathalie pour dire quelque chose.

– Il y a plus de quarante ans. J’avais onze ans quand j’y suis entrée, comme aide-cuisinière de ma défunte mère. J’ai suivi mes maîtres aux Indes... J’ai vu naître... enfin les deux fils... mais, formula-t-elle avec une sorte de passion soudaine, si je devais rester sous la férule de Mrs Gwendoline, je prendrais ma retraite tout de suite !

« D’abord, ajouta-t-elle d’un ton sourd, je

n'aime pas du tout la façon dont elle parle de Mr Franck. Ce n'est pas vrai, mademoiselle, il n'était pas un bandit, vous pouvez me croire...

La jeune femme s'était arrêtée. Elle ne voulait pas laisser voir à son interlocutrice toute l'émotion dans laquelle venaient de la plonger ses dernières paroles.

« Oh ! Jane, Jane ! exultait son cœur, que de bien vous me faites ! »

Elle eût embrassé la servante pour les mots qu'elle venait de dire.

Domptant le frémissement de sa voix, elle se borna à demander :

– Vous l'aimiez bien, Mr Franck ?

– Si je l'aimais ? dit Jane passionnée. Mon petit !...

Le sourire de Jane étincelle dans sa face sévère. Une seconde elle en est tout illuminée. Et puis ses lèvres se mettent à trembler. Un voile de tristesse farouche se rabat sur ses traits.

– Ils l'ont ramené ici comme un voleur, chuchota-t-elle. On l'a enterré le soir, sans

prévenir personne. Je ne l'avais pas revu depuis des années... et je n'ai retrouvé qu'un cercueil.

Elle pleure, silencieuse et digne, et cette peine sincère, sœur de la sienne, bouleverse la jeune femme. Elle prend les mains sèches et maigres de Jane entre les siennes.

– Jane, dit-elle gravement, si vous allez prier sur sa tombe, je vous accompagnerai, voulez-vous ?

Jane s'essuie les yeux.

– Merci mademoiselle... Je veux bien. Moi, au moins, quand je vais le voir, le pauvre cher garçon, je ne lui reproche rien. Ce n'est pas comme l'autre... Voyons, gronde-t-elle, est-ce qu'une femme ne pourrait pas pardonner à son mari lorsqu'il est mort ?

– Peut-être a-t-elle beaucoup souffert par lui ?

Le ton de Jane devient sarcastique et acrimonieux :

– Elle ! Une égoïste de cette sorte ! Pensez-vous ! Elle n'a jamais pensé qu'à l'argent et à la situation !... C'est égal, si j'avais prévu la voir

installée ici, en maîtresse !... La pauvre madame doit se retourner dans sa tombe. Il faut que Sir Arnold n'ait plus sa tête à lui pour avoir accepté cela. Quand M. Franck a parlé de l'épouser, avant la guerre, la maison entière s'est dressée. Pensez donc, une écuyère de cirque, devenir l'héritière de Parker Lake !

Nathalie écoutait, ombre silencieuse dans la nuit. Elle n'osait risquer ni une exclamation, ni une parole qui eût pu interrompre le cours de ces confidences qui lui révélaient peu à peu un des aspects du problème.

Les deux femmes n'avaient pas poursuivi leur retraite en direction de la terrasse. Jane cheminait machinalement dans l'allée. Nathalie la suivait.

Une écuyère de cirque !...

– Franck n'était pas un mauvais petit, soupire Jane, mais il y a toujours eu entre lui et son père un terrible antagonisme. Sir Arnold est autoritaire. Il l'était bien davantage autrefois. La pauvre Madame était si douce, si docile, un ange ! Mais le petit fonçait comme un taurillon furieux. Ah ! lui avait du caractère...

Une note d'admiration ingénue sonne dans son accent.

– Imagineriez-vous qu'à douze ans, ils s'est échappé un jour parce qu'il avait eu une discussion avec son père, et qu'il s'était embarqué comme mousse ?... On ne l'a revu qu'un an après. Pendant six mois, on l'avait cherché partout.

« Au retour, Sir Arnold l'a bouclé en Angleterre dans un collège. Il ne pouvait pas se sentir enfermé, il s'est sauvé trois fois. Enfin la guerre est venue. Ça été son élément. Mais juste avant la guerre, il avait fait ce sot mariage et ses parents ne le voyaient plus.

« Il n'est revenu ici qu'au moment de la mort de la pauvre Madame. C'est la seule fois où je l'ai revu... et aussitôt après les obsèques, Sir Arnold lui a fermé sa porte.

– Il était toujours... avec elle ? s'informe la voix un peu oppressée de Nathalie.

– Le ménage ne marchait plus. Paraît que Franck vivait avec une autre, une aventurière, et

que c'est pour elle, qu'il a entrepris le dangereux métier qu'il exerçait... Vous savez comment il est mort ?

« Naturellement, tout le monde est au courant dans le pays, malgré le silence qu'a gardé la famille. Depuis deux mois que le malheur est arrivé, Sir Arnold a fermé sa porte à tous ses anciens amis.

La terrasse s'illumina une seconde. Les deux femmes tournèrent la tête. Deux silhouettes se profilèrent sur le seuil, avancèrent, tandis que la porte retombaient derrière elles et les livraient à l'obscurité.

– M. William avec Madame, proféra Jane. Elle ne serait pas fâchée d'embobiner notre jeune monsieur. C'est lui qui est tuteur de son neveu et si l'enfant ne vit pas, comme tout porte à le croire, le cadet serait encore un parti avantageux pour la dame. Elle a les dents longues.

« Je l'aurai démasquée avant » songea Nathalie, avec une impuissante fureur.

\*

Ce jour-là, Nathalie qui avait décidé de se libérer pour aller faire des courses en ville, prit l'autobus qui passait à quatre kilomètres du manoir. Elle consulta sa liste d'achats. Elle avait besoin de pas mal de choses qu'elle n'avait pas pensé à emporter, ne prévoyant pas que son séjour serait d'une certaine durée et elle était justement à la gare dans le bâtiment des marchandises, où avaient lieu les modifications, quand un train arriva.

Machinalement, la jeune femme regarda à travers la vitre, la sortie des voyageurs. Ils étaient peu nombreux et surgirent presque tous en même temps sur la place. À ce moment, émergea de la buvette, une silhouette que Nathalie reconnut : c'était Gwendoline, dans son tailleur noir, avec son absurde petit chapeau perché sur l'œil. Pour aujourd'hui, elle avait supprimé le voile de crêpe.

Gwendoline alla vers l'un des arrivants, lui prit vivement le bras et l'attira vers la buvette, où ils s'engouffrèrent ensemble.

Nathalie avait eu le temps de noter machinalement l'allure dudit voyageur : un homme en veste de tweed, gros, l'air vulgaire.

Quel rapport avait donc cet individu avec Gwendoline ?

Nathalie revit l'inconnu un peu plus tard, quand elle entra dans le bureau de poste, sa série de commissions terminée. Il était debout devant le guichet.

Engoncé dans son veston de tweed d'un beige agressif, la cravate rutilante, le cheveu long et huileux, il réclamait son courrier à la préposée, l'air avantageux et autoritaire.

Il réunit trois ou quatre enveloppes dans sa lourde main et se retourna. En passant, il jeta à cette silencieuse cliente qui attendait derrière lui un regard investigateur. Il avait des yeux noirs, d'aspect liquide, une bouche trop molle, un diamant à l'annulaire. Elle regarda s'éloigner l'individu.

Pour rentrer le soir au manoir, elle reprit l'autobus, mais avant de réintégrer Parker Lake,

elle éprouva soudain, une envie irrésistible de passer par le cimetière.

Elle descendit à l'arrêt du car et emprunta une adorable petite route sauvage et sinueuse qui passait à travers bois. En route, elle cueillit un bouquet des premières fleurs du printemps.

Le cimetière était pareil à tous les humbles cimetières campagnards. La visiteuse n'eut pas de peine à trouver le tombeau des Parker qui dominait de son imposant mausolée les tombes environnantes. Une inscription toute fraîche indiquait que Franck Ray Parker, à l'âge de quarante et un ans, avait rejoint ses ancêtres sous la dalle de marbre.

Une émotion indicible s'empara de Nathalie quand elle se laissa tomber à genoux au pied du monument. Elle appuya son front à la dalle froide. Doucement, elle parlait au disparu d'une bouche muette que les larmes étouffaient.

– Franck, mon cher absent, moi seule t'ai connu tel que tu étais, moi seul sais que tu n'étais ni méchant, ni pervers, et que ton cœur était généreux et doux.

Elle avait enfoui entre ses mains son visage baigné de larmes et, pendant quelques instants, elle put oublier tout ce qui n'était pas son chagrin, se livrer à sa douleur, incapable de surmonter cette faiblesse qui la submergeait.

Elle allait se remettre debout quand elle vit une ombre s'allonger sur le sol.

D'un bond elle fut debout.

– Oh ! pardon !...

Sa confusion était extrême : William se tenait devant elle et la regardait avec une surprise intense. Elle ne l'avait pas entendu approcher.

Ils se considèrent un moment, muets, aussi embarrassés l'un que l'autre. William visiblement déconcerté et Nathalie en proie à un sentiment très vif de culpabilité.

– Vous avez l'air bien émue, Mademoiselle.

– C'est-à-dire... je... je suis venue à cause de Jane.

Elle se mit à parler avec volubilité :

– Oui, j'ai cru comprendre que Jane avait

beaucoup de regrets, de chagrin de la mort de son maître... et j'ai apporté des fleurs de sa part.

Il avança la main, toucha sa joue.

– C'est aussi de sa part... ces larmes ?

Elle éclata :

– Oh !... Et puis, si vous voulez le savoir, je vous trouve odieux, tous tant que vous êtes. Depuis que je suis chez vous, j'ai entendu sans cesse mettre en cause... les malheureux qui repose là... et cela dans les termes les plus offensants. Cela me choque, me heurte ! Qu'est-ce qu'il a donc fait, ce mort, pour que même dans la tombe vous le poursuiviez de votre animosité ?

Elle avait parlé d'une voix ardente, affolée à l'idée de s'être trahie et, dans son émoi, aggravant son cas.

Pourquoi continuait-il à l'observer, avec ces yeux indéchiffrables, ces yeux pleins de choses secrètes, ces yeux qui ressemblaient si fort à ceux de Franck.

– Vous êtes bien nerveuse, dit-il tout à coup. Voulez-vous rentrer au manoir sous mon

escorte ?

Elle se tamponna les paupières.

– Je veux bien.

Il se baissa, rassembla les fleurs qu'elle avait dispersées et les replaça de façon que le vent ne pût les emporter. Puis, il enleva les iris fanés et, sans la regarder, il alla les jeter dans une corbeille à quelques mètres.

Quand il la rejoignit, elle se mordillait les lèvres, la gorge encore houleuse de sanglots retenus. Que pensait-il ? Avait-il pressenti quelque chose de la vérité ?

Il la poussa légèrement par l'épaule :

– Venez.

Sa voix était ferme et douce. Elle le suivit. Un désespoir noir la possédait. Elle aurait voulu pleurer contre sa poitrine. Elle aurait voulu lui révéler combien pour elle ce départ était un arrachement. Elle laissait Franck, son pauvre mort, abandonné sous la terre froide. Elle se sentait toute noyée de détresse.

Elle fit un effort pour réprimer les sanglots qui

lui venaient.

Alors, comme pour la distraire de sa peine, il parla :

– Vous avez tort de croire que j’ai personnellement de l’animosité contre mon frère. Je l’ai fort peu connu. Il avait quitté la maison alors que je n’étais qu’un enfant... Je ne l’ai revu que lorsqu’il est revenu au moment de la mort de notre mère. Je l’ai beaucoup regretté.

– Votre père lui garde une tenace rancune, répliqua-t-elle sans pouvoir s’en empêcher, peut-être pour expliquer aussi un peu son attitude. Il m’a fait des confidences l’autre jour. Je suppose que son ressentiment ne peut même pas se contraindre devant l’étrangère que je suis pour vous tous.

– Mon père est âgé. Il faut l’excuser et le comprendre. Les agissements de mon frère ont influé sur sa carrière, sur son ménage. Il fut le sujet des éternelles discussions entre mes parents. Maintenant encore, en raison de... des charges qu’il a laissées, mon père a dû renoncer à ses habitudes, à ses relations, à la paix de sa

vieillesse.

Nathalie écoutait, touché au vif par ces paroles sensées et justes.

William continuait sans paraître remarquer le silence absorbé de Nathalie.

– J’aurais aimé connaître mon frère. Sa présence m’a toujours manqué. Voyez-vous, peut-être parce que le sort devait cela à mes parents qui avaient eu à déplorer l’humeur fantasque de Franck, j’étais un enfant docile et calme, j’ai appris de bonne heure à me maîtriser, à m’incliner devant les convenances, bref, à toujours me conformer à ce qui est, aux yeux de mon père, le type même de l’Anglais froid, « flegmatique », maître de soi. Pourtant, à cause de cela sans doute... peut-être aussi parce que ma mère, dans son for intérieur, lui marquait une prédilection particulière et parlait de lui sur un certain ton, l’enfant prodigue, le mauvais garçon, prenait un attrait, une séduction que n’avaient pas les sages compagnons de mon âge. Les aventures de Franck ont formé dans ma vie comme une sorte de légende... redoutable certes, mais

terriblement attachante.

« Au reste, il a fait une très belle guerre. Il a déployé des qualités magnifiques de courage, de hardiesse, d'endurance, d'héroïsme.

Frémissante, Nathalie écoutait la voix de William prononcer des paroles qui étaient un baume sur son cœur meurtri.

– Évidemment, conclut William, il n'était peut-être pas fait pour une vie très quotidienne. La preuve, le métier qu'il a choisi lorsqu'il n'y a plus eu à se battre... Il s'est battu avec le danger. Il a continué à défier, en d'autres combats, son vieil et invincible adversaire, la mort !

– Peut-être avait-il des raisons d'avoir choisi cette voie ? suggéra le timbre sourd de Nathalie.

– Peut-être... admet William, qui ajoute gravement : en tout cas, il est regrettable qu'il ait perdu la vie dans une aventure aussi peu glorieuse. Il méritait mieux que ces exhibitions...

– Ce n'est pas ce que dit sa femme, émit Nathalie agressive.

William eut un geste évasif :

– Elle aussi a été victime de l’insouciance de Franck, lésée dans ses attentes les plus légitimes, Il est humain qu’elle lui en tienne rigueur.

– Parce qu’elle ne l’aimait pas, jette Nathalie, véhémement, incapable de faire taire tout ce qui bout en elle de révolte et de peine. Quand on aime un être, on ne cherche pas à l’accabler. On le défend, fut-ce contre lui-même ! Moi, chuchote-t-elle, frémissante, il me semble que si je n’avais pas compris, s’il m’était resté un doute sur sa façon d’être à mon égard, j’aurais cherché désespérément à le justifier !

« C’est ça l’amour »...

À nouveau, le regard de William s’attache à Nathalie. Sans doute, trouve-t-il étrange cette ardeur déplacée. Elle a conscience qu’elle ne se contrôle plus et elle prend peur.

Soudain, il murmure, avec un sourire :

– Furia francese...

Et il y a quelque chose dans ses yeux amicaux qui fait chaud au cœur endolori de sa compagne.

Elle hocha la tête et sourit à son tour, d’un

pauvre sourire un peu mouillé.

– Oui, vous devez me trouver bien exaltée à me passionner pour des choses qui, en somme, ne me regardent pas. Excusez-moi, voulez-vous ?

– Je vous en prie, pas de ces mots-là entre nous, mademoiselle... Mademoiselle ?

– Nathalie.

– Nathalie... Elle frémit. Il a eu la voix de Franck, la même douceur pour prononcer les trois syllabes de son nom.

– Taisez-vous ! implora-t-elle avec un geste comme pour repousser un fantôme.

– Je vous demande pardon, fait-il, se méprenant sur la signification de son geste. Je n'oublierai plus le « mademoiselle », ajouta-t-il cérémonieusement.

Elle le dévisage, désolée de l'avoir blessé alors qu'il venait de lui faire tant de bien et qu'elle sent chez lui, confusément, un allié :

– Non, ce n'est pas ce que je voulais dire... Mais j'ai été surprise. Il y a longtemps que personne ne m'a appelée par mon prénom. Je suis

une « Mademoiselle » anonyme.

Son sourire timide s'offre doux et charmant :

– Cela me ferait plaisir de ne pas être pour vous une « Mademoiselle » anonyme.

– Merci, Nathalie.

Ils se sont serré la main avec chaleur. Il semble que William veuille mettre dans cette poignée de mains un peu plus qu'elle ne signifie, car son regard s'appuie sur le visage légèrement coloré de sa jeune compagne avec une espèce d'insistance.

... Dehors, ils ont retrouvé l'attelage. Tout joyeux de revoir son maître, l'alezan, qui broutait des plaques d'herbe, tourne la tête vers les nouveaux venus en hennissant.

– Il vous connaît bien, remarque Nathalie.

– Parbleu, nous sommes de vieux camarades. Je retrouve Roy avec plaisir, à chacun de mes congés. Montez-vous à cheval ? demanda-t-il.

– Hélas ! non...

Elle pense à sa jeunesse besogneuse et

étriquée. Non, certes, elle n'a eu ni le temps ni les moyens de se livrer à un entraînement de cavalière. C'est bon pour Gwendoline qui se tient si royalement en selle.

Tandis que le conducteur détache le licou de Roy, elle s'est installée sur la banquette. Elle se sent inexplicablement heureuse de ces instants de tête-à-tête avec le jeune Ray Parker. Elle songe à ce premier jour où ils sont revenus ensemble de la gare, alors qu'elle ignorait tout des liens qui l'unissaient à Franck. Déjà, il l'avait intriguée. Elle éprouvait confusément le désir d'avoir un ami qui lui ressemble.

D'un claquement de langue, William encouragea Roy qui partit en allongeant le pas, dans une cadence régulière et rapide.

Comme ils arrivaient à la barrière qui fermait l'entrée du parc, un klaxon impérieux aboya derrière eux.

William descendit pour pousser le portail. La voiture grise de Gwendoline passa en trombe. Gwendoline était au volant et elle leur jeta un coup d'œil rapide. Nathalie crut voir une grimace

tordre fâcheusement la bouche insolente de la conductrice.

– Gwen, cria dans le vent la voix cordiale de William.

Gwen agita la main d'un geste vague. Elle fonçait vers la maison.

– Elle est bien pressée, formula le jeune homme, en reprenant tranquillement sa place auprès de sa compagne.

Nathalie ne put se tenir de remarquer :

– Peut-être Mrs. Gwendoline n'apprécie-t-elle pas qu'« Oncle William » ramène dans sa voiture l'infirmière de son fils ?...

– Nous ne sommes plus aux temps féodaux, répliqua gaiement William. Et s'il plaît à « Oncle William » de trouver charmante l'infirmière Nathalie, je ne vois pas ce que Gwendoline pourrait objecter ?

« À moins que Nathalie n'y voit, elle, un inconvénient ?

Non, Nathalie n'y voit aucun inconvénient. Ses yeux rassérénés, tournés vers son

compagnon, le disent éloquemment.

Le cheval repartit sans se presser. William retenait à peine les rênes d'une main. Il avait laissé son autre bras reposer sur le dossier de la banquette. Chaque fois que Nathalie renversait la tête, elle sentait ce bras ferme et chaud sous sa nuque, et cela lui procurait une sensation réconfortante.

– Nous y voici ! dit William, en arrêtant l'attelage devant le perron.

Nathalie regarda la maison avec une expression nouvelle : elle commençait à s'y sentir un peu chez elle.

## IX

Gwendoline était dans la chambre de David, lorsque Nathalie vint prendre des nouvelles du petit infirme.

Elle accueillit l'infirmière avec un visage glacé.

– J'ai parlé ce matin avec le docteur Brooks, déclara-t-elle aigrement. Il n'est nullement d'accord pour que vous abandonniez ainsi votre poste. L'excitation qui en résulte pour David, le fait que cet enfant n'a pas mangé de la journée, tout cela compromet sérieusement son état. Si vous n'acceptez pas nos conditions, je serai obligé de me passer de vos services.

– Je me conformerai aux instructions du docteur. À l'avenir, je ne sortirai pas, à moins d'une absolue nécessité.

– Vous ferez aussi bien.

Et elle ajouta, avec une intention perfide qui sembla perdue pour son interlocutrice :

– J’ai horreur des gens qui, dans le service, ne savent pas se tenir à leur place.

Son alliance de diamants étincelait à son annulaire. Elle la caressa de la paume, comme si elle y cherchait le gage tangible de son pouvoir, de ses prérogatives dans cette demeure.

– Ah ! dit-elle, toujours hautaine, j’oubliais. Le docteur et moi avons décidé que vous prendriez désormais vos repas à proximité de cette chambre, dans la pièce attenante, qui donne sur la véranda. En même temps que Madeline. Ainsi, vous quitterez le moins possible votre malade. Il ne faudrait pas que vous soyez trop tentée d’oublier, mademoiselle, que vous êtes ici une salariée et non une invitée.

– Je ne l’oublie pas, Madame.

« Décidément, elle tient à me chambrer ou à me lasser. Qu’espère-t-elle donc ? »

Elle était plus résolue que jamais à ne pas faire le jeu de son intime ennemie. Sans rien ajouter,

elle s'approcha du lit. Le petit boudait, la tête tournée vers le mur.

Gwendoline leva les bras au ciel, d'un geste théâtral :

– Voilà le résultat de votre journée d'absence ? David était si bien !...

– Cela reviendra, assura Nathalie, toujours avec la même décourageante bonne volonté.

La mauvaise humeur flagrante de la mère n'avait aucun effet sur elle. Elle exagérait la courtoisie. Pincée, Gwendoline lui tourna le dos. Elle fit claquer la porte en s'en allant. Nathalie réprima un sourire de triomphe. Elle pensa à ce qu'elle avait surpris, à Gold Arrow, du rendez-vous de la belle rousse avec l'homme au veston de tweed. Était-il pour quelque chose dans l'humeur agressive de Gwendoline, ou sa maussaderie venait-elle uniquement de ce qu'elle avait été désagréablement surprise en rencontrant Nathalie et William, rentrant ensemble d'une promenade dont elle ne connaissait pas le but ?

Madeline s'était rapprochée de Nathalie. Elle

la regardait d'un air humble, comme un bon chien regarde le maître dont il attend caresse et châtement.

– Vous ne partirez pas ? demanda-t-elle, de sa curieuse voix rauque. Vous resterez avec le petit ?

Nathalie lui sourit avec bonté.

– Il n'est pas encore question que je résilie mes fonctions, dit-elle d'un ton rassurant. Au moins, tant que Mrs. Ray Parker ne me remerciera pas.

Les paupières sans cils de Madeline battirent sur ses yeux pâles et globuleux. Sa figure grise se colora.

– Ne vous laissez pas faire par elle ! chuchota-t-elle, en allongeant un coup d'œil furtif vers la porte. Si vous la gênez, elle essaiera de vous faire partir. Il ne faut pas ! Oh ! non, il ne faut pas !...

Nathalie prit le parti de hausser les épaules.

– Pourquoi la gênerais-je ?

Madeline ne répondit pas. Elle regardait David qui jouait avec les figurines du jeu de chevaux, et

ses lèvres fripées bougeaient comme si elle se parlait tout bas.

Intriguée, Nathalie poursuivit :

– Mrs. Ray Parker n’a pas à prendre ombrage de ma personne. Elle m’a engagée ici. Elle est ma patronne et je suis son employée... Elle peut se priver de mes services quand elle voudra et je suis à son entière disposition.

Madeline hocha la tête. Elle marmottait toujours tout bas. À ce moment, on frappa à la porte. Jane apportait le plateau du dîner. Elle était rogue et furieuse.

– Alors, vous aménagez ici à présent ? jeta-t-elle à l’infirmière en traversant la chambre pour gagner le cabinet contigu. Elle ne sait décidément que trouver pour compliquer notre travail.

– Je regrette Jane, dit gentiment Nathalie, mais Mrs. Parker trouve que c’est mieux pour David.

– Oh ! ce n’est pas à vous que j’en veux. Mais je servirais plutôt vingt messieurs comme les nôtres qu’une femme comme elle.

Elle s’en alla, avec un regard hostile vers

Madeline, impassible.

Celle-ci émit, en serrant ses lèvres sèches :

– Elle ne m’aime pas... elle ne nous aime pas, reprit-elle en regardant mélancoliquement vers le lit de David. Madame aura beau faire, nous serons toujours des étrangers ici.

– Des étrangers ? Voyons, David n’est-il pas le petit-fils de Sir Arnold, le futur maître du domaine ?

Madeline eut un regard furtif, plein de tristesse vers le petit malade.

– Elle sait bien qu’elle ne peut pas compter beaucoup là-dessus. Malheureusement !

– Que voulez-vous dire ?

La femme se rapprocha de Nathalie. Elle mit un doigt sur sa bouche et se dirigea vers le cabinet où le plateau du dîner était posé sur un guéridon. Là, certaine de ne pas être entendue de David, elle poursuivit :

– Vous savez bien qu’il est condamné... Son cœur ne tiendra pas longtemps, pauvre petit ! Madame avait fait des projets. J’ai bien peur

qu'elle n'ait à changer tous ses plans.

Elle s'était mise à manger, le regard fixé droit devant elle, songeuse et butée.

– Y a-t-il longtemps que vous êtes auprès de David ? s'informa Nathalie, en s'asseyant en face d'elle.

La femme lui jeta un regard furtif.

– Depuis sa naissance...

– Ah !...

Nathalie essaya de ne pas montrer l'intérêt aigu qu'elle prenait à cet entretien.

– Vous êtes de Franckfort, vous aussi, Madeline ?

– Non, je suis Tchèque.

Nathalie laissa passer un petit silence, puis elle s'enquit :

– Avez-vous connu le... enfin, Mr. Franck ?

– Non, dit Madeline, indifférente, je ne l'ai jamais vu.

Une onde de joie pénétra dans le cœur de

Nathalie. Ainsi se confirmait que Gwendoline et Franck n'avaient pas vécu ensemble depuis la naissance de David.

– Vous étiez en Allemagne avant de venir ici ? s'enquiert-elle sans paraître apporter d'importance à ses questions.

Madeline lève sur elle un œil morne.

– Nous avons été en Belgique, en Suisse, et puis en France. Depuis bientôt quinze mois nous n'avons pas quitté cette maison.

Elle s'est levée, elle emporte le plateau dans le couloir. Quand elle revient, elle jette par-dessus l'épaule de Nathalie, comme si elle achevait de formuler une pensée qui aurait fait long feu dans son esprit :

– C'est bien la première fois que Mrs. Ray Parker s'est fixée quelque part ! Il faut croire qu'elle a ses raisons.

– Quelles raisons pourrait-elle bien avoir, sinon le désir de demeurer dans la maison de son mari ? émet légèrement Nathalie.

Le regard de la femme la fixe avec une espèce

de moquerie triste :

– Cherchez ! dit-elle sèchement.

\*

Sir Arnold s'était étonné de l'absence au dîner de la jeune infirmière.

– Ordre de la Faculté, avait répliqué Gwendoline.

Elle ajoutait sur un ton enjoué, s'adressant spécialement à William :

– Cette Française vous manquerait-elle déjà ?

– Si elle me manquait, je saurais la relancer, riposta William sur le même ton. Vous n'allez pas la garder prisonnière, je présume ?

– C'est son emploi ici qui la tient prisonnière, déclara Gwendoline avec calme. N'oubliez pas que je l'ai engagée pour soigner David.

– Je n'aurais garde, ma chère.

Sir Arnold se récria. Il avait perdu sa

partenaire au rami et se lamentait. Cela créa une sorte de tension entre les trois convives et tout le charme employé par Gwendoline n'arriva pas à ramener l'harmonie habituelle.

Le lendemain, William s'arrangea pour guetter leur commensale et la rejoindre alors qu'elle descendait l'escalier.

– Enfin, vous voilà ! Avez-vous terminé votre journée ?

– Je vais respirer un peu d'air pur dans le parc, dit Nathalie. Mais pas pour longtemps. David a besoin de moi.

– Ta rata ta, dit William avec autorité. David est un affreux tyran qui peut fort bien se passer un moment de votre présence.

« Venez, je vais m'occuper de vous. Et d'abord, jouez-vous au tennis ?

– Bien sûr, dit Nathalie.

Elle allait dire : « Mon mari y était de première force et il m'a formée », mais elle se retint à temps.

– Allons essayer le court. Il y a un temps infini

que je n'ai pas joué. Je suis ravi d'avoir trouvé une partenaire. Attendez-moi ici un instant.

Il revint une minute plus tard avec deux raquettes et entraîna sa compagne à travers les allées du parc. Il poussa un portillon : le court était livré à l'abandon.

– L'endroit est plutôt délaissé, mais je le ferai remettre en état, déclara William.

Ils se mirent en devoir de ratisser et de nettoyer les plates-bandes. Puis ils échangèrent quelques balles.

Nathalie eut vite retrouvé sa forme. Elle aimait ce sport et son entraînement avec Franck avait été très poussé durant ces trois dernières années.

– Vous avez un coup de raquette magistral, remarqua William avec une évidente admiration.

– Vous êtes trop indulgent.

Il ne parla pas de Franck ce soir-là. Ils jouèrent pendant près de deux heures et lorsqu'ils revinrent vers le manoir, Nathalie tout ébouriffée par le jeu, William le visage animé, ils rencontrèrent Gwendoline qui les guettait depuis

le seuil.

– C’était une merveilleuse partie ! s’exclama William avec enthousiasme. Quel dommage, Gwen, que vous ne connaissiez rien au tennis ! Nathalie est une partenaire remarquable.

Gwendoline eut un sourire pincé.

– Enchantée d’apprendre que Mademoiselle joint ce talent à ses autres mérites, ironisa-t-elle d’un ton aigre-doux.

Elle ajouta intentionnellement :

– J’espère que David ne l’aura pas réclamée.

– Justement, intervint William, tout en pressant ses tendeurs, si Nathalie doit continuer à assurer son service auprès de David, il faut qu’elle prenne un peu d’exercice. Un entraînement quotidien ne pourra que lui être utile. Je me charge de lui faire observer les règles élémentaires de l’hygiène.

Gwendoline virevolta sur ses talons et rentra dans le hall sans dire un mot.

## X

Lorsque Nathalie se sentait lasse et inquiète sur l'issue de l'aventure dans laquelle le destin l'avait entraînée, elle relisait la lettre de Daniel.

Muni des premiers renseignements fournis par Nathalie, Daniel avec cet instinct de terre-neuve qui le caractérisait s'était lancé dans la bagarre.

Sa lettre était timbrée d'Allemagne où il était allé se livrer à des recherches touchant le premier mariage de son défunt ami.

« J'ai la chance, disait-il, d'être tombé ici sur un de mes bons camarades qui se trouve dans l'armée d'occupation au service de renseignements. Il nous est tout acquis. Bien entendu, j'ai dû – m'étant assuré de sa discrétion – lui conter tout au long votre étrange histoire. Il a connu Franck et il ne demande pas mieux que de nous aider.

« Il est arrivé déjà à retrouver trace du passage de Franck ici, avant la guerre. Ce dernier occupait, grâce à son père, une place importante dans la diplomatie. Il a abandonné sa situation pour épouser, contre le gré de sa famille, une écuyère, étoile de cirque. Il n'y aurait pas eu de mariage religieux ; je ne sais pour quelle raison, le capitaine Hebrard croit qu'il y aurait eu à cela un empêchement sérieux.

Un post-scriptum ajoutait :

« Anicet se porte comme un jeune chêne. Il ressemble de plus en plus à son papa. »

... Une dizaine de jours environ s'étaient écoulés depuis la visite de Nathalie au village et au cimetière, lorsque Gwendoline fit une apparition dans la chambre de son fils.

Elle annonça négligemment à Nathalie :

– Vous pourrez bientôt disposer de votre temps, Mademoiselle Lorédans, et chercher une autre place. Il est fortement question que David parte pour un séjour indéterminé dans une clinique de Suisse où l'on tenterait une

intervention.

Nathalie la regarda avec surprise. Néanmoins, elle ne manifesta rien du trouble dans lequel la jetait cette nouvelle.

– Bien, Madame... Ce sera pour quand ?

– Oh ! d'ici une huitaine, sans doute... une quinzaine au plus. Rassurez-vous, vous avez encore un délai de grâce, déclara Gwendoline en la fixant de ses yeux verts insolents.

Nathalie saisit parfaitement l'ironie à peine cachée. Mais elle n'ajouta rien et poursuivit son travail avec calme. Elle ne s'attendait pas le moins du monde à une si rapide décision et celle-ci la prenait au dépourvu. Elle pensa que Gwendoline voulait sans doute mettre à profit l'absence de William, qui était parti depuis deux jours pour Londres et se débarrasser d'elle.

« Dans ce cas, je mets le feu aux poudres ! se promet Nathalie. On verra bien. »

Pourtant, elle n'était pas tranquille sur le résultat de cet éclat. Que cela eut lieu en l'absence de William l'inquiétait sourdement. En

lui, elle aurait eu, sinon un allié, du moins un défenseur loyal qui aurait examiné la situation avec bonne foi et indépendance d'esprit.

Qu'allait faire le baronnet ? La jeter à la porte en la traitant d'intrigante, sans vouloir rien entendre de ses explications. Et puis les choses suivraient leur cours, et tout ce qu'avait tenté Nathalie dans sa bonne volonté de ménager la famille de Franck, tout cela serait inutile.

... Le lendemain, Nathalie n'avait pas encore pris de décision. David n'allait pas bien. La fièvre le rendait plus hargneux que jamais.

Dans l'après-midi, Nathalie entendit une voiture s'arrêter devant le perron. Elle se précipita à la fenêtre, avec l'espoir fou que William revenait à l'improviste. Elle fut déçue en voyant descendre du véhicule un inconnu aux cheveux gris, porteur d'une serviette de maroquin.

L'inconnu fut reçu par John qui semblait le guetter et il suivit le vieux domestique dans la maison.

Peu après, Jane vint frapper à la porte de David. Elle jeta un regard investigateur autour et, quand elle se fut assurée que la mère était absente, elle fit signe à Nathalie de la suivre dans le couloir.

Elle paraissait hors d'elle.

– Savez-vous qui est là ?

– Non, s'étonna Nathalie.

– Le notaire. Le notaire de la famille !

– Et alors ?

– Alors, vous ne comprenez pas ? Elle profite de l'absence de Mr. William. Elle veut se faire donner par Monsieur la mainmise sur tout. Elle a peur que David ne vive pas et elle prend ses précautions.

– Comment pourrait-elle faire une chose pareille ? demanda Nathalie éberluée. Sir Arnold ne va pas choisir précisément l'absence de son fils pour donner des signatures compromettantes.

– Lui ? Il n'a plus sa tête, vous savez. Elle le fait tourner en toton. Elle doit le menacer. C'est un homme qui a une peur terrible du qu'en-dira-t-

on.

Elle joignit les mains d'un air désespéré :

– Ah ! nous sommes dans de jolis draps !...

... Cette nuit-là, le vieux monsieur eut une attaque. Il tomba à la fin du repas, la tête sur la table, comme une masse. Gwendoline prit peur et poussa des clameurs à ameuter la maison.

Le docteur Brooks arriva vers dix heures. Il se montra assez inquiet et demanda qu'on prévienne tout de suite William.

Anxieuse, Nathalie, alertée par la femme de charge, se tenait dans un coin de la chambre, écoutant avec émotion le diagnostic que le docteur formulait pour Mr. Ray Parker.

Le vieux monsieur s'en tirerait pour cette fois. Il lui avait fait une saignée et la piqûre qu'il allait lui administrer ferait bientôt son effet. Mais après une attaque comme celle-là, il resterait faible et fragile et serait toujours à la merci des circonstances.

## XI

William arriva dans l'après-midi. Le vieux monsieur allait déjà mieux et il reposait, détendu, sous la garde de la vigilante Nathalie.

Il entra dans la chambre suivi par Gwendoline, très élégante dans une robe de faille grise qui bruissait à chacun de ses gestes. Ses beaux cheveux d'or roux étaient soigneusement coiffés. Son parfum la suivait comme un sillage.

À côté d'elle, Nathalie, épuisée par les heures d'insomnie et le souci latent, n'était qu'une petite ombre menue et falote.

Le regard de William alla de l'une à l'autre, puis revint vers le vieillard. Il dévisagea l'infirmière :

– Savez-vous ce qui a provoqué cette crise chez mon père ?

– Je l'ignore. Néanmoins, je pense que vous

pourriez interroger utilement... Mrs. Ray Parker.

Elle reçut sans broncher le regard glacé de la belle rousse et tourna les talons.

Gwendoline rit nerveusement.

– Cette fille est absurde. Je ne sais pourquoi elle ne peut me souffrir. Évidemment...

– Y a-t-il quelque chose qui ait pu tracasser Sir Arnold ? interrogea le jeune homme.

L'expression de Gwendoline devint étrangement étonnée.

– Je ne vois pas, dit-elle cherchant... À moins qu'il n'ait été énervé par la visite du notaire ?

– La visite du notaire ?

Les mains de Gwendoline se levèrent dans un geste de dénégation.

– Oh ! c'est lui qui a absolument voulu le faire venir, pour le consulter. J'aurais préféré qu'il vous attende, William, naturellement. Mais il était si pressé d'être fixé !

– Fixé sur quoi ?

Une seconde les prunelles vertes

papillonèrent, puis le visage redevint jeune et charmant. Elle rit.

– Figurez-vous que j’ai reçu une visite...

– Oui, le manager de Franck. J’étais restée en relations avec lui depuis... depuis le malheur...

Sa figure devint profondément triste.

– Vous savez, William, j’ai l’air insoucieuse et sereine, mais je souffre et je me tourmente. Vous savez que David ne va pas du tout.

– J’en suis navré, Gwen, vous le savez... Je désirerais beaucoup voir David guérir... Mais quel rapport cela peut-il avoir avec l’état de mon père ?

Gwendoline ouvrit tout grands ses beaux yeux verts.

– Vous ne voyez pas, non ?

« N’est-ce pas naturel pour une femme seule et sans défense de penser à l’avenir ? »

Il la dévisageait, attendant qu’elle s’expliqua.

– Pour l’instant, je n’ai à me préoccuper de rien, dit-elle d’une voix plaintive. Oh ! William,

votre père et vous, avez été si adorables... deux amours... À croire que Franck avait une famille qu'il ne méritait pas.

– Ne mêlez pas toujours Franck à nos conversations, coupa-t-il avec un peu d'impatience. Il est mort, n'est-ce pas ?

– Justement. Il est mort et il m'a laissée misérable et dépouillée. Avez-vous pensé, William, que le jour où... David ne sera plus là, moi, je redeviendrai ici une étrangère... Une étrangère à Parker Lake !...

– Mais il n'est pas dans nos intentions... protesta-t-il.

Elle leva des mains implorantes.

– Oh ! William, je n'accepterai jamais une aumône !...

« J'ai dû envisager de travailler.

Il se produisit un silence. William méditait sur cette déclaration. Gwendoline alluma lentement une cigarette.

– Et votre futur travail aurait un rapport avec la visite de ce manager ? s'informa William.

– Voilà ! Vous avez deviné, Will.

– Comment cela ?

Elle eut un petit rire.

– Rupaerts a eu une idée lumineuse. Il veut monter un numéro avec moi, en profitant bien entendu de la publicité qui a été faite sur le nom de mon mari. Vous voyez ce que je veux dire ? Une présentation spectaculaire de l'étoile de cirque qui a épousé le grand seigneur. Après une éclipse, due à ce que le mari, pris par l'ambiance du cirque, est devenu lui-même une vedette de première grandeur, la veuve retourne à la piste. Rupaerts m'offre un pont d'or pour que je réalise avec lui cette rentrée spectaculaire. Il se prétend sûr du succès.

Le visage de William était pâle et sévère.

– Je vois, dit-il. Et qu'avez-vous répondu ?

– Mettez-vous à ma place, William. Vous n'étiez pas là. Je ne pouvais demander conseil qu'à la seule personne qui puisse utilement m'aider... J'ai ménagé une entrevue entre Rupaerts et votre père.

– Vous avez fait cela ? dit William avec un calme qui contrastait avec la violence cachée du ton. Vous savez bien que jamais mon père n’acceptera que son nom soit encore traîné dans toutes ces... exhibitions.

Les paupières de Gwendoline s’étaient abaissées sur sa cigarette.

– Justement, il ne l’accepte pas, dit-elle tranquillement.

– Et alors ?

– Alors ?... Il m’offre d’assurer mon existence si je renonce à ce projet.

William haussa les sourcils, puis il éclata de rire.

– Ah ! bon. Je comprends maintenant le notaire ! Mais ma chère, que ne le disiez-vous plus tôt. Il s’agit de gros sous, n’est-ce pas ?

Gwendoline se leva, belle et altière. Elle regarda de toute sa hauteur William toujours assis.

– Vous avez l’air de prétendre que je suis intéressée, alors que j’essaie seulement d’être

assez raisonnable pour ne pas me retrouver à la rue un de ces prochains jours. Oh ! vous êtes cruel, William...

– Mais non, Gwen, ma chère... J’essaie seulement de vous faire comprendre que je suis d’accord, tout à fait d’accord avec mon père pour... pour acheter le droit de garder votre nom en dehors de tout ce bruit de mauvais aloi. Par ailleurs, je sais que pour Sir Arnold, ce serait le dernier coup. C’est vous dire, ma chère Gwendoline, que vous avez gagné la partie !

Il la lâcha, furieuse, comme une chatte en colère et ses yeux étincelaient. Et la saluant gentiment d’un geste désinvolte :

– Vous pouvez renvoyer votre manager à ses salades. Excusez-moi, c’est là le vocabulaire qu’il doit employer, n’est-ce pas ? Et nous demanderons à notre tabellion villageois de venir régulariser votre... situation.

Gwendoline le regarda partir en mordant sa lèvre inférieure. Son visage était dur.

– L’imbécile ! S’il voulait...

## XII

Nathalie ne pouvait dormir. Trop de problèmes s'agitaient dans son cerveau fatigué.

Brusquement, elle eut envie de se lever. Elle chaussa ses mules, enfila sa robe de chambre soyeuse, dernier cadeau de Franck, et descendit dans le hall sans faire de bruit. La porte était entrebâillée. Elle avança sur le perron.

– Qui est là ? dit une voix basse, interrogative, si imprévu malgré tout que la jeune femme tressaillit.

La voix de William monta vers elle :

– Vous devriez dormir à cette heure, Nathalie.

– Je n'ai pas sommeil.

– Moi non plus.

Il y eut un court silence.

– Vous plairait-il de faire un tour jusqu'au

lac ? demanda William.

– Certainement. Cette nuit est admirable.

Ils n'étaient que deux voix dans la pénombre.

Il tendit la main vers elle. Elle retrouva avec un frisson de plaisir cette main ferme et chaude.

Ils marchèrent dans le sentier blanc de lune ; leurs deux silhouettes se projetaient à leurs pieds, toutes proches.

– Voulez-vous vous asseoir ? offrit William en lui désignant les marches qui formaient un petit embarcadère au bout de la pièce d'eau.

– Oui, acquiesça-t-elle avec empressement.

– Alors, installez-vous sur la marche.

– Avez-vous fait un bon voyage à Londres ? s'enquit-elle pour faire cesser le silence, si plein de choses secrètes.

– Oui, merci.

– J'ai de la peine à quitter cette maison, dit-elle comme honteuse de son aveu.

– Pourquoi vous en allez-vous ?

– Elle m’a signifié mon congé, dit-elle avec un brusque ressentiment.

– Elle ? Oh ! Gwendoline. Elle n’est pas la seule autorité qui compte au manoir.

Leurs réponses s’échangeaient brèves et sèches.

– Vous savez bien que si. Oh ! William, comment pouvez-vous avoir si peu de volonté ? jeta-t-elle douloureuse. Comment pouvez-vous vous laisser ainsi déposséder ?

– Pourquoi me dites-vous cela, Nathalie ?

– Parce que... Parce que je m’intéresse à votre père, William et aussi à vous... et que... je suis navrée de voir de quelle façon vous vous laisser manœuvrer.

– Vous voulez dire que vous suspectez les intentions de Gwendoline ?

Elle eut un rire sans joie :

– Est-il possible que vous ne vous en aperceviez pas ?

« Mais sans doute, reprit-elle avec amertume,

vous devez penser que je me mêle de ce qui ne me regarde pas. Que suis-je ici, pour oser plaider une cause quelconque ?

– Si je comprends bien, c’est ma cause que vous plaidez ? fit-il avec un petit rire ironique.

– Je plaide une cause qui me semble juste... J’ai horreur de voir comme vous subissez, sans essayer de réagir, les manœuvres d’une... enfin d’une personne intéressée à vous dépouiller. Vous m’aviez pourtant affirmé que vous aimiez Parker Lake !

Il avait jeté brusquement sa cigarette.

– Vous semblez oublier, Nathalie, que Parker Lake doit appartenir de droit à David... Que sa mère en hérite par la suite, si l’enfant malheureusement ne vit pas. Que voulez-vous que j’y fasse ?

Il lui prit les mains entre les deux siennes. La chaude pression de ses paumes était réconfortante et la jeune femme éprouva une impression vivifiante.

– Voyez-vous, Nathalie, il n’est rien que je ne

fasse pour sauvegarder la tranquillité, la santé de mon père, prononça-t-il gravement.

– Moi aussi ! jeta-t-elle d’une voix étouffée.

– Néanmoins, ne me croyez pas tout à fait stupide, ma chérie.

Ma chérie... Elle arrêta de trembler. Elle n’avait entendu que ce mot... Il lui sembla aussi irréel que cette ombre qui se tenait immobile au-dessous d’elle.

– Ne pleurez pas. Vous savez bien que vous n’êtes pas seule, Nathalie.

Il remonta la marche, se pencha vers elle et appuya sa joue contre sa joue. Alors, il la tint fermement contre lui.

– Venez, dit-il brusquement, il est temps de rentrer.

Il l’entraîna vers la maison. Durant le trajet de retour, ils n’échangèrent plus aucune parole. Elle gardait sa main dans la sienne et se laissait emmener comme une enfant docile et rassurée.

Lorsqu’ils furent sur le perron, il lui ouvrit la porte :

– Montez maintenant et bonne nuit, Nathalie.

Elle tourna son visage vers lui. Bien qu'elle fût haussée sur la marche du seuil, il était si grand qu'elle lui arrivait encore à peine à l'épaule.

Il la prit dans ses bras et la serra à nouveau contre lui :

– Nathalie, chuchota-t-il d'une voix basse et empreinte d'une immense tendresse, ne vous mettez pas en peine. Cette maison voudrait vous garder. Vous nous êtes devenue si chère. Nathalie.

Là-dessus, il l'embrassa avec force et la lâchant tout étourdie, il referma la porte sur elle.

Elle remonta à tâtons, le cœur houleux, l'esprit si désorienté qu'elle ne savait pas analyser de quelle sorte de joie ou peine était l'émotion qui la peignait.

## XIII

Nathalie était dans sa chambre à commencer ses préparatifs de départ. Elle ne voulait pas penser à ce qui s'était passé la nuit précédente dans le parc. Elle ne voulait pas approfondir et l'idée de se retrouver en face de William l'emplissait de trouble.

Le notaire arriva avec son clerc vers deux heures et demie. Peu après, Jane vint prier Mademoiselle de descendre à la bibliothèque.

– Ces messieurs désirent que vous restiez à la disposition de Sir Arnold, dans le cas où il aurait besoin de vos soins, dit-elle.

Elle descendit donc, se bardant d'indifférence apparente tandis que tout en elle était désarroi et révolte.

Gwendoline apparut presque aussitôt. Avant qu'elle entrât, Nathalie avait entendu sonner

trionphalement ses hauts talons sur les marches de l'escalier.

Le notaire se leva avec un empressement marqué et baisa respectueusement la main qu'elle lui tendait languissamment.

– Bonjour, mon cher Maître. Ces messieurs ne sont pas encore là ? modula-t-elle sur le ton triste qui convenait.

– Ils ne vont pas tarder, assura le tabellion.

Elle feignit seulement de s'apercevoir de la présence de Nathalie.

– Tiens ? s'exclama-t-elle, les sourcils hauts, en examinant la jeune femme d'un air étonné et hautain.

Le notaire expliqua :

– Sir Arnold a fait prier Mademoiselle d'être présente. Il ne se sent pas très bien et craint d'avoir besoin de ses services.

– Vous pourriez peut-être attendre dans la pièce à côté, Mademoiselle ? Vous n'avez rien à faire dans cet entretien privé.

M<sup>e</sup> Rutherford intervint :

– Sir Arnold m’a fait spécifier qu’il désirait avoir son infirmière près de lui.

On entendit dans l’antichambre un bruit de pas pressés. En vain, Nathalie guettait le martèlement de la canne de Sir Arnold.

La porte s’ouvrit, William entra. Il n’était pas seul. Un inconnu l’accompagnait.

– Excusez-moi, je n’ai pu arriver plus tôt, dit William de sa voix calme et courtoise.

Nathalie avait poussé une exclamation. Celui qui venait d’entrer, escortant William, n’était pas un inconnu pour elle.

Elle le regarda, les yeux élargis, une interrogation ardente sur tout le visage. Il l’aperçut dans son coin et sourit.

– Nathalie !

– Daniel !

Il l’étreignit sans s’occuper des personnes présentes, puis lui glissa à l’oreille :

– Tout va bien.

Elle le dévisageait, à la fois inquiète, stupéfaite, si bouleversée qu'elle avait à peine perçu le sens de ces paroles rassurantes.

– Anicet ? chuchota-t-elle d'une voix étranglée.

– Ne vous tourmentez pas.

William, pendant cet aparté, avait échangé une poignée de mains avec le notaire. Il sourit à Gwendoline qui considérait le nouveau venu d'un air méfiant.

– Voulez-vous me dire quel est ce monsieur ? articula la belle rousse en toisant Daniel.

– Permettez-moi de vous présenter M. Daniel Recouly.

Gwendoline abandonna sa main d'un geste de reine.

– Enchantée. Son sourire rapide s'effaça.

– Je ne pense pas que la présence de Monsieur soit indiquée à cette réunion de famille ?

– Mais au contraire, ma chère, elle est tout indiquée.

– En quelle qualité ?

William lui décocha son coup d’œil le plus charmant.

– Mais... en qualité d’ami intime de Franck.

Le maquillage parut tomber d’un coup de la face assombrie de Gwendoline.

– Un ami de Franck. Quelle est cette plaisanterie ? Je ne connais pas Monsieur.

Le pilote s’inclina, très aimable.

– Je n’avais pas non plus l’honneur de vous connaître, Madame.

Gwendoline avala sa salive avec effort.

– En tous cas, je ne vois pas ce qu’il viendrait faire ici, dit-elle avec une brusque colère.

William sourit :

– Vous verrez, ma chère, tout à l’heure, que toutes les personnes qui sont là ont de sérieuses raisons d’y être.

La main de Gwendoline alla chercher son mouchoir à sa taille. Elle le porta à sa bouche et le mordilla.

– On n’attend plus que Sir Arnold, observa-t-elle, en réussissant à se maîtriser.

– Mon père viendra un peu plus tard, déclara William.

Et s’adressant au notaire :

– Si l’on commençait, mon cher Maître ?

– Certainement, certainement.

Le notaire essuya ses verres sans monture de ses lunettes, attira à lui un dossier, puis regarda Gwendoline.

Le silence devint plus lourd.

D’un ton professionnel, le notaire commença :

– En votre qualité de veuve de Mr Franck Ray Parker.

– Pardon ! interjeta la voix nette et bien timbrée de Daniel.

Le notaire s’arrêta, interloqué :

– S’il vous plaît ?

– Vous avez bien dit, veuve de Mr Franck Ray Parker ?

– Mais oui.

Gwendoline s'était retournée. Elle jeta à l'auteur de cette interruption intempestive une œillade hostile.

– Je vous demande pardon, mais il y a maldonne, susurrant Daniel de son air le plus inoffensif. Jusqu'à preuve du contraire, je ne connais qu'une veuve de mon ami Franck, et ce n'est pas Madame.

Gwendoline se leva brusquement. Son ravissant visage était décomposé par la fureur.

– Ah ça ! de qui se moque-t-on ? Insinueriez-vous Monsieur qu'il y aurait quelqu'un qui aurait usurpé mon titre ?

Sans se laisser impressionner par le feu des yeux verts étincelants, Daniel répliqua aimablement :

– Je n'insinue pas, encore que je ne nie nullement qu'il y ait, en effet, imposture. Ce que j'affirme, c'est que vous n'êtes pas la veuve de Franck Ray Parker. Madame Franck Ray Parker, la voici.

Il désignait négligemment Nathalie qui s'était levée à son tour, pâle et très émue.

Gwendoline tourna vers elle son visage convulsé.

– Vous ? dit-elle avec un rire insultant. Ah ! je comprends.

Sa voix avait des intonations sifflantes.

– Vous vous êtes introduite ici par fraude. C'est vous, la petite traînée qui m'avez pris mon mari.

Les yeux bleus de Nathalie foncèrent.

– Je n'ai rien pris du tout, dit-elle avec dignité. Franck m'a épousée à Paris, à la mairie et à l'église, tout ce qu'il y a de plus régulièrement. Je suis sa femme.

– Sa femme ? Quel toupet ! Vous osez prétendre un tel mensonge ! Et c'est sans doute parce que vous étiez sa femme « tout-ce-qu'il-y-a-de-plus légitime », que vous vous êtes insinuée ici comme une voleuse en usurpant un titre et une fonction qui ne vous appartenaient pas ?

– Je voulais arriver à la vérité sans causer trop

de drame, proféra Nathalie, en glissant vers William un regard malheureux.

Celui-ci écoutait, impassible, debout derrière sa chaise, ses yeux rivés sur celle qui parlait.

Gwendoline sembla reprendre toute son assurance.

– La vérité ! La vérité est que vous êtes une aventurière et que vous mentez, en prétendant que Franck vous a épousée. Il ne pouvait pas, il n'en avait pas le droit.

Daniel intervint :

– Il l'a fait. Et les preuves sont là, ajouta-t-il en extirpant une enveloppe de sa poche. Voici l'extrait du mariage civil et le certificat du mariage religieux.

Quelque chose papillota dans les yeux verts de Gwendoline.

– Alors, c'est qu'il est bigame !

La voix tranquille, un peu gouailleuse de Daniel reprit :

– Vous oubliez, Madame, que la seule

personne qu'on puisse accuser de bigamie ici, c'est vous.

– Moi ? s'étrangla Gwendoline.

Sous le fard, ses joues se décoloraient. Les ombres de ses orbites s'accusèrent. Toute sa jeunesse la quitta d'un coup.

Daniel lui décocha un de ses plus séduisants sourires.

– Vous. Oh ! rassurez-vous, ce n'est plus une accusation qui puisse avoir pour vous de fâcheuses conséquences. Vous n'en portez plus le poids, maintenant. N'empêche qu'en 1939, quand vous avez épousé – avec toutes les apparences de la légitimité – mon ami Franck Ray Parker, votre ex-mari était encore vivant.

– Vous mentez !

Pourtant le ton était moins agressif, il s'y glissait une fêlure.

– Mais non. Et vous le savez bien. Votre mari condamné par la Gestapo allemande – c'était le temps d'Hitler et la Gestapo sévissait déjà – purgeait je ne sais quelle peine. Vous avez réussi

par quelque tour de passe-passe, à abuser les autorités civiles. À cette époque troublée, j'imagine que cela devait être facile de se procurer des papiers légèrement trafiqués. Bref, vous vous êtes mariée tout ce qu'il y a de plus officiellement avec Franck. Sauf que les autorités ecclésiastiques se montrant plus curieuses et moins faciles que l'officier d'État civil, vous n'avez pu faire sanctifier ce mariage par le sacrement. Alors, vous avez raconté à Franck un mensonge de plus : que vous vouliez vous marier en Italie, à Rome etc. Et Franck, crédule, n'a pas trouvé cela bizarre.

– Seulement, entre temps, et avant que vous ayez pu passer les Apennins, votre mari est revenu. Franck a mesuré alors votre duplicité, en même temps que sa gaffe. Pour l'amour de vous, il s'était irrémédiablement brouillé avec sa famille, il avait gâché sa carrière, il s'était compromis.

« Mais la guerre était là. Il n'a pas eu le temps de tergiverser, pas même de régulariser cette situation anormale, il a dû partir.

Gwendoline avait écouté cette mise au point, faite sur le ton impersonnel et sec du magistrat qui expose une affaire, avec un visage glacial. Peu à peu, elle sembla reprendre la maîtrise de soi.

– Oui, avoua-t-elle, c’est la vérité. Votre police a bien fait son travail, Monsieur. Avec quelques erreurs cependant. Quand Franck m’a épousée, en 1939, je croyais mon mari mort. On ne nous disait pas grand chose à cette époque, de ce qui se passait dans les camps de la Gestapo. Naturellement quand mon premier mari a été relâché, au moment de la guerre, cela nous a mis dans une terrible situation, Franck et moi. Mais mon mari est mort à la guerre les tout premiers mois. Et le fait de bigamie n’existait plus. Franck est revenu après les hostilités. Il m’aimait toujours, dit-elle avec un mauvais regard vers Nathalie.

« La preuve, David, assura-t-elle méchamment.

– Pardon, intervint Nathalie d’une voix blanche et un peu tremblée. Madeline, sa

nourrice, affirme que David n'est pas le fils de Franck. Elle a connu son vrai père.

Gwendoline se redresse comme un serpent prêt à mordre.

– Madeline ne sait pas ce qu'elle dit. Mon fils est né quand je l'ai prise à mon service. Elle ne peut donc rien savoir de sa naissance. La seule chose certaine, c'est que David figure sur les registres sous le nom de son père qui, du reste, l'a reconnu, en prenant à sa charge les frais de son entretien.

Nathalie sentit un froid glacial la pénétrer. Elle regarda Daniel avec détresse.

– Tt... tt... tt... émit le pilote avec cet air de bonne humeur qui semblait enlever tout son dramatique au débat, ne nous égare pas. Je possède, en effet, comme vous l'avez tout à l'heure souligné, madame, tout un dossier de cette affaire. Aucun détail n'y manque.

Il cligna de l'œil en direction de Nathalie.

– La vérité est un peu différente de celle que vous présentez. Il est exact que Franck, quand il

est rentré en Allemagne, après la guerre, avec les troupes alliées dont il faisait partie, a cherché les traces de son ex-femme. Il voulait surtout faire annuler ce mariage qu'il n'avait pas eu le temps de dénoncer et qui le faisait toujours le mari d'une bigame. Or, dans l'intervalle, votre mari est mort. Du coup, la situation se régularisait d'elle-même, à condition de ne pas revenir sur le passé.

« Mais, justement, Franck n'acceptait pas ce passé. Il était édifié sur votre compte et il voulait à tout prix sa liberté. Il aurait fallu faire un long procès, d'autant que la plupart des archives du pays avaient disparu. C'était encore là-bas le chaos, après la débâcle. Franck finit par vous retrouver dans un camp de redressement.

Gwendoline esquissa un mouvement, mais le geste impératif de Daniel lui imposa silence.

– Vous n'aviez pas eu de chance, je l'avoue. À la fin des hostilités, ayant eu maille à partir avec vos compatriotes pour je ne sais quelle histoire d'escroquerie, vous avez été emprisonnée dans un camp nazi. C'est là que vous avez connu le père de votre enfant.

Gwendoline haussa dédaigneusement les épaules, mais ses mains tremblaient.

– Quel roman ! proféra-t-elle méprisante. Quelle preuve pourriez-vous fournir ?

– Oh ! de nombreuses. À commencer par les témoignages de vos codétenues. Peut-être même de cette Madeline qui, après avoir vécu avec vous les heures misérables des internés, s’est attachée à votre enfant malgré ses origines... Ce doit être une bonne âme... encore que comme les autres, elle ait dû être outrée de voir que vous aviez accordé vos faveurs au commandant du camp, cette brute...

La lèvre de la belle rousse se retroussa, un peu crispée, découvrant ses dents blanches.

Sans se troubler, Daniel poursuivait son exposé :

– C’est pour cela qu’à l’entrée des Alliés vous avez été transférée du camp nazi dans un camp de dénazification. C’est là que Franck vous a retrouvée. Vous lui avez raconté je ne sais quelle touchante histoire, dans laquelle vous figuriez la

sensible victime. L'enfant était là, malingre et chétif, condamné d'avance, le malheureux. Vous avez apitoyé Franck. L'enfant a été inscrit sous son nom, puisque vous le portiez encore, sur vos papiers officiels. Franck a bien voulu ne pas faire de procès en déni de paternité, à condition que vous vous prêtiez immédiatement à l'annulation de ce faux mariage dans lequel vous l'aviez entraîné.

Cela a fait l'objet d'un marché entre vous. Et il a même accepté de vous verser une pension.

« Seulement, à cette époque, il n'avait pas d'argent. Il rentrait de la guerre, riche de gloire et pauvre de deniers. Vous le saviez hardi et téméraire. Vous l'avez abouché avec un manager qui lui a proposé ce numéro de cirque qui le sortait momentanément d'embarras.

« Mais quand vous avez su, toujours par le manager, qu'il avait une femme dans sa vie, qu'il vivait avec elle une existence retirée, et qu'il n'avait pas voulu revenir chez lui, vous avez astucieusement profité de la situation... Lui ne pouvait plus guère vous servir à rien. Ses exploits

sur la piste le marquaient pour l'accident fatal. Vous avez joué là-dessus... Oh ! vous n'avez pas une très jolie âme, Madame. Et un beau jour, ayant tout calculé dans votre petite tête audacieuse, ayant pris tous les renseignements possibles, vous avez joué votre va-tout. Vous avez revendiqué pour votre fils la place d'héritier à Parker Lake. Que risquiez-vous ? Votre fils n'était-il pas légitimement un Ray Parker ? Et si cet enfant mourait – encore une fin que vous escomptiez – eh bien ! il vous restait soit à circonvenir le fils de la maison, soit à effrayer tellement le père par la menace du scandale, qu'il serait tout disposé à en passer par vos exigences. Vous avez commis une seule erreur, celle d'escamoter le corps de votre soi-disant mari. Il est vrai que cela affirmait votre position ici, dans cette maison. Seulement, vous avez compté sans la femme de Franck, la vraie. Et sans l'amitié que Franck avait su inspirer. Voilà, chère Madame, pourquoi j'ai fait mon enquête. Toutes les preuves sont là.

Il brandissait un rapport qu'il sortait d'une de ses poches.

Gwendoline le regardait. Une haine féroce brillait dans ses yeux creux. Elle ricana.

– Quelle est donc pour vous cette sainte nitouche, pour que vous ayez fait en sa faveur ce joli métier d’espion ?

Daniel se souleva légèrement de sa chaise et esquissa un petit salut qui, en d’autres circonstances, eût été comique.

– Je suis, chère Madame, le meilleur ami de son mari et le parrain de son fils.

Gwendoline demeura une seconde immobile, comme pétrifiée, ses bras tombant le long de son corps. Elle tourna lentement la tête vers William. Il s’était approché de la porte et l’avait ouverte toute grande d’un geste significatif. Et il se tenait au seuil, droit, rigide, son regard gris glacé posé sur elle.

Alors, elle eut un juron en allemand, un juron qui sentait le bouge, et, empoignant un vase de fleurs qui se trouvait à sa portée, elle le lança à toute volée, contre le mur, avant de se précipiter au-dehors.

– Charmante petite nature ! conclut Daniel avec un sourire indulgent.

\*

L’auto grise était avancée le long du perron. Elle était chargée des valises de Daniel et de celles de Nathalie.

Daniel vint prendre congé du vieux monsieur qui se tenait sur l’escalier, appuyé sur sa canne.

– Tout ce que vous avez fait pour nous ! proféra le vieil homme, avec un tremblement dans la voix.

– Moi ? Mais je n’ai fait que recopier le rapport du capitaine Hébrard...

Sous les paupières fripées, les prunelles du baronnet s’embruèrent. Il ouvrit les bras d’un geste maladroit et touchant, car il n’avait pas l’habitude de ces démonstrations.

– Laissez-moi vous embrasser... comme... comme j’aurais embrassé mon fils... mon fils

Franck, chuchota-t-il, réprimant un sanglot.

... Et maintenant, le manoir attendait son vrai maître, ce bel Anicet qui avait les yeux bleus de Nathalie et tous les traits des Ray Parker.

Une joie mélancolique au fond de ses prunelles, Nathalie étreignait le vieillard. Il balbutia :

– Revenez-nous vite, ma fille. On a tant besoin de vous dans cette maison !...

– Voyons, mon père, laissez-la partir. Nous allons rater le train.

Sir Arnold dévisagea son fils anxieusement.

– Tu es sûr qu'elle reviendra ?

– Certes, dit-il en entourant les frêles épaules de son bras protecteur, elle reviendra. N'est-ce pas, Nathalie ?

Leurs doigts s'effleurèrent. Ce fut une promesse... une promesse que le baronnet enregistra et son vieux cœur en fut tout réchauffé.

– Oui, je reviendrai, avec Anicet... et pour toujours, dit-elle avec des larmes douces qui

brillaient dans ses yeux bleus.

– Et elle sera deux fois votre fille, ajouta William, comme une confidence.

– Dieu vous bénisse, mes enfants !

Sir Arnold exhala un soupir. Appuyé sur sa canne, il regarda l’auto grise disparaître au tournant du parc.

Il lui sembla recevoir mystérieusement une communication grave et réconfortante à la fois : le message posthume de Franck.

Sa pensée se reporta sur le fils qu’il avait tant regretté au long de sa vie déçue, et qui lui envoyait, pour adoucir sa vieillesse et acquérir son pardon, cet enfant qui lui ressemblait.

La paix était revenue. Et quand la tristesse sera oubliée, le soleil et l’amour illumineront à nouveau la vieille maison.



Cet ouvrage est le 259<sup>e</sup> publié  
dans la collection *À tous les vents*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.